

LE MYSTÈRE PASCAL DANS LE RENOUVEAU LITURGIQUE

Essai de bilan doctrinal

DANS l'un des premiers cahiers de *La Maison-Dieu* — exactement le sixième, en 1946 — le P. Duployé jetait un vibrant cri d'alarme devant ce qu'il appelait « l'oblitération, dans la conscience de nombreux catholiques contemporains », du « sens de l'unicité et de la transcendance de la fête de Pâques », qui laisse trop souvent le pas à d'autres fêtes, Noël, l'Assomption, la Toussaint..., dans la « sentimentalité religieuse ». Il montrait que la sentimentalité n'était pas seule en cause, mais que l'intelligence profonde des mystères en souffrait et que le sens de la fête de Pâques, « même pour ceux qui la célèbrent aujourd'hui avec ferveur, n'est plus celui qu'il était pour les chrétiens antiques ». Il ne lui était pas difficile de caractériser cette déviation en quelques mots : « La pratique actuelle, ajoutait-il, dissocie l'unité profonde du mystère. Elle réserve toute la ferveur des fidèles au matin du dimanche et elle fait de Pâques la fête qui commémore le fait précis de la résurrection du Christ. Or Pâques n'était pas pour les premiers chrétiens la fête de la résurrection prise isolément, mais la fête de la *rédemption* opérée par la mort et la résurrection du Christ, la fête de l'*Économie*, du plan rédempteur de Dieu sur l'homme¹. »

L'année suivante, paraissait l'encyclique *Mediator Dei* (20 novembre 1947), cette charte du renouveau liturgique. Or, il nous faut bien reconnaître, en toute humilité et révérence, qu'elle ne contenait encore rien sur le mystère pascal. Rien : *formaliter loquendo*, s'entend. Certes tous les éléments du mys-

1. P. DUPLOYÉ, *Pâque la Sainte*, dans *La Maison-Dieu*, 6 (1946), pp. 20, 23. Il y a toujours eu, cependant, des chrétiens qui ont trouvé dans la liturgie le sens vrai du mystère pascal : on notera le témoignage émouvant de J. GUITTON, *Une mère dans sa vallée*, Paris, 1961, pp. 139-140, 191-196, 219-221.

tère pascal y sont présentés et analysés, le sacerdoce du Christ et celui de l'Église, le sacrifice du Calvaire et l'œuvre rédemptrice, la résurrection du Seigneur, cause exemplaire de la vie nouvelle de la grâce, le mémorial eucharistique du sacrifice de la croix et les sacrements... Tout y est, *saltem materialiter*. Mais le mystère pascal comme tel, dans son unité et son indivisibilité, dans son dynamisme théologique, liturgique et spirituel, n'est pas même mentionné. Sans doute, dans les lignes d'introduction, le mystère rédempteur est mis en relation avec le sang de l'Agneau immaculé (*sanctitatem, quae quidem ex intaminati cruore Agnoscitur...*), dans une formule qui fait allusion, sans référence explicite, au texte pascal de la *I^a Petri*, I, 19². Sans doute aussi, la Cène y est-elle appelée « la nouvelle Pâque³ »; mais il n'y a pas de synthèse pascale. La théologie de la liturgie est bâtie sur le sacerdoce du Christ et la doctrine du corps mystique, mais elle ne se réfère pas aux données pascales de la Bible. Les mystères du Christ, dans le cycle liturgique, sont bien montrés comme étant source de vie spirituelle, principalement en tant que proposés à notre imitation. Deux alinéas juxtaposent le temps sacré *quo asperrimi Iesu Christi cruciatus a Liturgia proponuntur*, où l'Église nous invite au Calvaire pour nous apprendre à porter la Croix avec le divin Rédempteur, et les solennités pascales, *quibus Christi triumphus commemoratur*, ce qui remplit notre âme d'une joie intime⁴. Rien ne vient ici rappeler l'antique conception de la fête de Pâques, toujours si vivante pourtant dans les textes liturgiques.

Cette constatation ne doit pas étonner. Les encycliques n'ont pas l'habitude d'ouvrir des voies nouvelles : elles consolident plutôt le terrain conquis, pour permettre un nouveau départ. Elles font le point de la doctrine précédemment élaborée par les théologiens, apportant la sanction du Magistère ordinaire aux acquisitions que l'Église peut prendre à son compte, rejetant ce qui serait mal venu ou insuffisamment clarifié. On peut imaginer qu'une prochaine encyclique sur le même sujet de la liturgie, prenant la relève de *Mediator Dei*, sera entièrement centrée sur le mystère pascal *reduplicative ut sic...*

Mais, en attendant, le Saint-Siège romain nous a donné beaucoup plus et beaucoup mieux qu'un texte doctrinal, si précieux soit-il : il a restauré dans la pratique vivante de l'Église latine,

2. PIE XII, *Encyclique « Mediator Dei »*, AAS, 39 (1947), p. 522.

3. *Ibid.*, p. 527 : « In novissima caena, sollemni ritu atque apparatu, novum celebrat Pascha, quod quidem, divinitus instituta Eucharistia, continuandam consulit ». Cf. aussi pp. 550 (citation de saint Augustin), 551.

4. *Ibid.*, p. 578.

la célébration du mystère pascal en son moment central et essentiel, la liturgie de la Nuit de Pâques. C'est précisément le dixième anniversaire du décret libérateur et prometteur du 9 février 1951 qui donne aujourd'hui au C.P.L. l'occasion de dresser un bilan. D'autres, qui sont en contact permanent avec le peuple chrétien, au plan pastoral, diront si la mentalité des fidèles a évolué, par rapport à la situation que déplorait le P. Duployé en 1946. Il s'agit seulement ici de récapituler l'effort fourni, au plan doctrinal, par les théologiens de la liturgie, en vue de revaloriser le sens authentique de la Pâque chrétienne. N'ayant pas à faire, à proprement parler, œuvre d'historien des doctrines, on ne prétendra pas à être exhaustif, ni à tirer de l'ombre toutes les contributions qui ont pu être apportées à ce renouveau depuis vingt ou trente ans. Plus modestement, et peut-être aussi plus utilement, on s'efforcera de dégager les lignes essentielles de cette redécouverte du mystère pascal. Un bon nombre des travaux dont nous essayerons de synthétiser les conclusions valables, sont antérieurs à l'« événement » de 1951, qu'ils ont contribué à préparer; d'autres ont été provoqués par lui. Nous ne chercherons pas à les distinguer : seul le résultat global nous intéresse. Il ne s'agit pas de signaler les mérites respectifs des auteurs, mais de prendre plus nettement conscience d'un renouveau théologique, ainsi que de son retentissement dans la catéchèse et la pastorale.

Il semble que l'on puisse ramener cette restauration doctrinale à trois affirmations, qui s'enchaînent :

1° On a redécouvert ce qu'on peut appeler *le dynamisme pascal*. C'est le point de vue du mystère pascal *en lui-même*. La Pâque chrétienne est le mystère de la vie jaillissant de la mort, le passage de ce monde-ci à Dieu, de la mort du péché à la vie de la grâce, passage accompli par Jésus-Christ au bénéfice de son Église. Cette Pâque est célébrée essentiellement dans la liturgie de la « Nuit très sainte », où l'on passe de la pénitence à la joie, du jeûne à la fête.

2° On a mieux compris que le dynamisme pascal est d'ordre *sacramentel*. C'est essentiellement par une célébration sacramentelle, par le baptême et l'eucharistie, sans négliger l'appoint des sacramentaux, ni l'expérience liturgique des vérités de foi, que le peuple chrétien entre, chaque année à Pâques, dans le dynamisme du mystère et dans le monde nouveau de la résurrection, où le Seigneur emmène son Église. C'est le mystère pascal *en nous*.

3° Enfin, ces mises au point doctrinales ont permis de situer plus exactement le mystère pascal *dans la liturgie* : on a vu plus nettement que le dynamisme pascal, sous la forme où le mystère

de la Pâque est actuellement célébré, demeure le cœur, la source vive de la liturgie tout entière.

I

**LE MYSTÈRE PASCAL EN LUI-MÊME :
on a redécouvert le *dynamisme* du mystère pascal**

La contribution principale à la redécouverte du sens authentique de la Pâque a été apportée par Dom Odon Casel, moine de Maria-Laach (1886-1948). On lui doit notamment un article paru en 1938 dans le *Jahrbuch*, sur « la forme et le sens de la célébration pascale chez les premiers chrétiens⁵ », qui eut une influence décisive et dont plus d'un auteur s'est inspiré par la suite. Dom Casel s'appuyait lui-même sur les travaux des historiens; il nommait L. Duchesne, Ed. Schwartz, C. Schmidt, H. Hoch, F. E. Brightmann. Il s'attachait, pour sa part, à retrouver le sens primitif de la célébration pascale dans le christianisme, par un nouvel examen des témoignages antérieurs au milieu du 4^e siècle.

A. LA NOTION PRIMITIVE DE LA PAQUE CHRÉTIENNE

Il ressort des témoignages historiques, examinés par Dom Casel, que dans toute l'Église, aux trois premiers siècles et peut-être encore au 4^e, la Pâque des chrétiens était essentiellement le passage du jeûne à la fête, en mémoire du Seigneur passant de ce monde au Père.

1. *Forme de la célébration.*

Pâques, *Pascha Domini*, consistait alors en une veillée nocturne, occupée par l'audition de la Parole de Dieu et la prière collective, s'achevant par la liturgie eucharistique et faisant passer du jeûne à la fête. Le jeûne précédant la veillée faisait lui-même partie intégrante de la Pâque. La fête inaugurée par la Pâque durait cinquante jours, au témoignage de saint Irénée⁶ :

5. O. CASEL, *Art und Sinn der ältesten christlichen Osterfeier*, dans *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, 14 (1938), pp. 1-78.

6. IRÉNÉE, *Quaest. et resp. ad orthod.*, 115.

c'était la *Pentècostè*, la Pentecôte d'allégresse ou Cinquantaine pascale, pendant laquelle on ne devait ni jeûner, ni s'agenouiller.

Cet usage semble bien avoir été une loi universelle dans l'Église, au moins à partir de la fin du second siècle. Il n'y avait de divergences que sur la durée du jeûne pascal, qui prenait ordinairement deux jours, mais se réduisait parfois à un seul jour ou, au contraire, en certains lieux, au témoignage encore d'Irénée, durait plus de deux jours, et surtout sur la date de la Pâque. La controverse pascale qui, au 2^e siècle, opposa l'Asie aux autres Églises, roulait autour de cette question : fallait-il rompre le jeûne dans la nuit du 13 au 14 nisan, date de la Pâque juive, ou bien attendre la nuit du samedi au dimanche ? Les Églises de la province romaine d'Asie, qui avait pour capitale Éphèse, se réclamant d'une tradition qu'elles faisaient remonter à l'apôtre saint Jean, tenaient pour le 14 nisan : d'où le nom de Quartodécimans. Rompant le jeûne le 14 pour célébrer la fête, les Quartodécimans commençaient à jeûner au moins le 13 ou le 12 au soir. Les autres Églises jeûnaient à partir du samedi ou du vendredi et rompaient le jeûne au matin du dimanche. Eusèbe résume ainsi les décrets des synodes, qui faisaient loi dans ces Églises : « Qu'on ne célèbre jamais le mystère de la résurrection des morts du Seigneur un autre jour que le dimanche, et que nous observions en ce jour-là seul la rupture du jeûne pascal⁷. »

Malgré ces divergences de date, il semble bien que tout le monde était d'accord pour mettre la Pâque chrétienne dans « l'instant où, en rompant le jeûne par la communion eucharistique, l'Église inaugurerait la Pentecôte, la fête de cinquante jours où s'affirmerait la nouveauté du temps chrétien⁸ ».

2. *Objet de la célébration.*

Toutes les Églises étaient également d'accord sur l'objet de la Pâque chrétienne. Dom Botte a établi ce point très fermement, en précisant et complétant les conclusions de Brightmann et de Casel, contre Baumstark⁹. Rien ne permet d'affirmer qu'il y ait eu au 2^e siècle deux conceptions différentes de la Pâque,

7. EUSÈBE, *Hist. Eccl.*, V, 23, 1.

8. I.-H. DALMAIS, *Le « Mystère »*, Introduction à la théologie de la liturgie, dans *La Maison-Dieu*, 14 (1948), p. 83.

9. B. BOTTE, *La Question pascale, Pâques du vendredi ou Pâques du dimanche ?* dans *La Maison-Dieu*, 41 (1955), pp. 84-95. Cf. B. LOHSE, *Das Passafest der Quartadecimaner*, Gütersloh, 1953 (*Beiträge zur Förderung christlicher Theologie*, 34).

l'une fêtant la passion du Christ, l'autre sa résurrection. Dans la controverse quartodécimane, ni saint Irénée ni Eusèbe n'ont vu de différence essentielle dans la manière de comprendre Pâques. Ni l'un ni l'autre n'ont imaginé qu'on puisse fêter la passion sans la résurrection, ou la résurrection sans la passion. Les quatre premiers siècles chrétiens n'ont eu qu'une fête pour célébrer le mystère de la rédemption du monde par la mort et la résurrection du Fils de Dieu, mystère unique et indivisible. « Le christianisme est la religion du salut du monde; tous ses mystères sont vécus et tous ses dogmes sont enseignés en fonction de la rédemption. La fête où s'exprime l'essence du christianisme ne saurait avoir qu'un objet : la rédemption du monde. La Pâque est la célébration rituelle *du* seul mystère chrétien, elle est *la* fête du christianisme^{10.} »

On peut cependant préciser davantage. Un disciple de Casel, Dom Jean Hild, moine de Clervaux, a fait remarquer que la Pâque chrétienne fut, dès son origine, la *nuît* de l'Exode nouveau et véritable, la fête de l'économie du salut, mais qu'en raison des points de rapprochement subsistant entre elle et la Pâque figurative des Juifs, un double courant se forma bientôt. Les uns s'attachèrent au fondement typologique de l'immolation et de la manducation de l'agneau pascal, tandis que les autres — qui sont le très grand nombre — retinrent la résurrection du Seigneur comme décisive dans la fixation de la date de Pâques¹¹.

Les premiers, les Quartodécimans opposent leur célébration et la rattachent à la fois au rite ancien de la Pâque juive. « Ils la centrent sur l'économie de l'agneau de Dieu (Jn, 1, 29) et la placent conséquemment dans la nuit même qui rappelle l'immolation du Christ. Mais l'immolation est, ici, conçue

10. P. DUPLOYÉ, *art. cit.*, p. 23, s'inspirant de Casel. Voir la note 13, où l'auteur rappelle l'enseignement de saint Thomas, qui synthétise l'objet de la foi chrétienne dans le mystère de l'Incarnation, en tant qu'elle est ordonnée au salut du genre humain par la Passion et la Résurrection du Christ (II^a II^{ae}, q. 2, a. 7, corp., etc.).

11. Laquelle des deux tendances est la plus ancienne? Dans l'article cité (pp. 91-92), D. BOTTE pensait que ce serait vraisemblablement la seconde. B. LOHSE, *Das Passafest der Quartadecimaner*, Gütersloh, 1953, conjecture que ce fut celle des Quartodécimans, continuant les usages de la communauté judéo-chrétienne de Jérusalem; le rite dominical de Pâques ne remonterait qu'au pape de Rome, Xyste I^{er}, vers 115. M. RICHARD, *La Question pascale au II^e siècle*, dans *L'Orient syrien*, 6 (1961), pp. 179-212, admet aussi l'antériorité du rite quartodéciman sur le rite dominical, contre D. Casel, et pense que l'Église romaine n'a commencé à célébrer la fête de Pâques que sous le pape Soter (167-174); il montre du reste que les caractéristiques de la fête au 2^e siècle sont les mêmes dans les deux observances (fête du salut de l'humanité par tout le mystère du Christ).

comme un mystère où l'on passe par la mort à la vie immortelle; elle implique la glorification et devient ainsi cause de joie festive. Les seconds ne négligent en rien la passion du Seigneur, mais, pour passer à la fête, ils attendent la nuit de sa résurrection : pour eux, en effet, la vie chrétienne, selon l'expression de saint Ignace d'Antioche, consiste à vivre conformément au jour du Seigneur, où notre vie s'est levée par lui et par sa mort¹². » Les deux rites ont toute l'apparence de se séparer, puisqu'ils prennent pour base de la célébration pascale l'un ou l'autre événement historique, la mort ou la résurrection du Seigneur¹³. En réalité, cependant, ils procèdent tous deux d'une pensée théologique foncièrement une. S'il y a une différence, c'est une différence d'accent. « Une seule nuit ramasse et cristallise tout le mystère pascal. Que ce soit la nuit du vendredi ou celle du samedi au dimanche, on célèbre invariablement le même mystère, toujours la passion et la glorification. Mais l'accent est tantôt sur la passion, tantôt sur la résurrection. Et, dans les deux cas, la célébration pascale ouvre la bienheureuse *Pentecostè* avec sa joie pleine et sans mélange¹⁴. » Cette différence d'accentuation n'est certes pas négligeable; mais, foncièrement, l'objet de la fête est le même.

Les recherches philologiques de Mlle Christine Mohrmann, de Nimègue, sont venues apporter sur ce point une précieuse confirmation aux conclusions de Dom Casel, de Dom Botte et de Dom Hild. Selon la spécialiste hollandaise du latin chrétien, les deux conceptions de la Pâque que nous venons de rappeler seraient en relation étroite avec deux interprétations différentes du mot hébreu *pascha*¹⁵. La première conception, celle qui met l'accent sur la Passion et se fonde, le plus souvent, sur la typologie de l'agneau pascal, est appuyée par l'étymologie populaire qui rapproche *pascha* de *πάσχειν*, *pasi* (*passio*). L'autre conception se réfère à une autre interprétation du mot hébreu : *διάβασις*, *διαβατήρια*, *transitus*, le passage du Seigneur. Cette seconde interprétation finit par l'emporter sur la première, comme la célébration de Pâques dans la nuit du samedi au

12. J. HILD, *Le samedi saint, jour aliturgique*, dans *La Maison-Dieu*, 28 (1951), p. 144.

13. On sait que selon A. JAUBERT, *La date de la Cène, Calendrier biblique et liturgie chrétienne*, Paris, 1957 (Études bibliques), pp. 71-72, les deux usages se rattacherait à deux calendriers, d'une part, le calendrier ancien, à base solaire, plaçant les fêtes juives à des jours fixes de la semaine; d'autre part, le calendrier lunaire à fêtes mobiles du judaïsme officiel.

14. J. HILD, *loc. cit.*

15. C. MOHRMANN, *Pascha, Passio, Transitus*, dans *Ephemerides liturgicae*, 66 (1952), pp. 37-52.

dimanche avait éliminé l'usage quartodéciman. Mais ce qui nous intéresse le plus ici, c'est de remarquer, avec le même auteur, le sens exact de *passio* dans les textes, peu nombreux d'ailleurs, où ce mot est donné comme l'étymologie de *pascha*. Dans le langage chrétien, le terme technique de *passio*, désignant le témoignage rendu par le Christ et les martyrs dans la souffrance et la mort violente, suggère toujours l'idée de la victoire et de la gloire céleste, qui succèdent à la passion : « cet enchaînement des idées, écrit Mlle Mohrmann, par lequel la notion de *passio* s'associait à celles de « victoire, gloire céleste » est particulièrement caractéristique pour l'époque des persécutions. On pourrait citer bon nombre de textes où *passio* évoque l'idée de *victoria*; parfois même *victoria* se substitue à *passio*¹⁶ ». Ayant cité saint Cyprien, l'homélie pascale inspirée d'Hippolyte, et Prudence, l'auteur peut conclure : « A la lumière des idées suggérées par le mot *passio* on comprend toute la richesse de la *παννυχίς* pascale qui commémorait la *passio domini*, c'est-à-dire sa passion et sa mort, mais aussi sa résurrection. On voit donc que le sens même de *passio* réduit la différence entre les deux conceptions de Pâque dont j'ai parlé au début de cet article¹⁷ ». L'objet de la pâque chrétienne est indivisible.

3. *Le dynamisme pascal.*

On ne soulignera jamais trop l'unité et l'indivisibilité du mystère pascal, selon la conception antique de la fête de Pâques. L'objet de la fête n'a jamais été autre chose que l'Économie divine du salut par la mort du Christ en croix et sa résurrection. Mais si le mot même de *passio* évoque inévitablement la victoire remportée par le Sauveur crucifié et ressuscité, l'étymologie de *pascha-transitus*, la plus courante et celle qui s'imposa définitivement — saint Augustin ne manquait pas une occasion de dire pourquoi il la préférait à l'autre, *pascha* étant hébreu et non grec¹⁸ — permet de pénétrer davantage encore dans les profondeurs du mystère. Car, si la passion et la résurrection sont indissolublement unies dans la célébration de Pâques, c'est que le mystère du salut, l'acte sauveur en lui-même, est précisément « le passage du Christ à son Père par la mort rédemptrice qui lui mérite, avec la victoire sur le dernier ennemi, la glorification et la seigneurie universelle¹⁹ ». La passion est

16. *Ibid.*, p. 41.

17. *Ibid.*, p. 42.

18. Voir les textes rassemblés, *ibid.*, pp. 42-44, 48-52.

19. I.-H. DALMAIS, *art. cit.*, p. 84.

ordonnée à la résurrection; le Sauveur donne la vie par sa mort, et fait passer avec lui le genre humain auprès du Père. La liturgie pascale ne pouvait que reproduire rituellement ce qu'il y a de plus foncier dans le mystère rédempteur, par lequel, « dans le Christ et avec le Christ, l'homme passe à la vie divine et à l'héritage du Père²⁰ ».

Dom Casel a souligné, fortement à son habitude, le caractère *dynamique* de l'antique notion de la Pâque. Il y voyait comme le passage d'une frontière : « Si l'on veut donner à la Pâque son caractère le plus intime, on doit dire que c'est le passage du jeûne à la fête, un point frontalier, le franchissement de la ligne de démarcation entre la mort et la vie, ou mieux encore entre la vie de ce siècle-ci (de cet *aiôn*) et celle du siècle à venir²¹ ». Le passage est effectué très précisément dans le banquet eucharistique, qui rompt le jeûne. Cependant, ajoute Casel, « puisque le franchissement de cette ligne de démarcation est, à proprement parler, le passage d'un territoire dans un autre, toute la célébration ou vigile nocturne est appelée Pâque, en même temps que la célébration eucharistique, bien que celle-ci, à proprement parler, appartienne déjà à la Pentecôte. Le temps de jeûne précédent, de un, deux, trois, six jours, sera appelé Pâque, parce qu'il se rapporte à la Pâque, et la prépare²² ». Et plus loin : « La Pâque proprement dite, au sens fort, est le *transitus*, le passage de la ligne frontalière qui se trouve entre la vie de ce monde, dans cet *aiôn*, l'*aiôn* du péché, donc dans le territoire de la mort, et la vie dans l'*aiôn* à venir, le royaume de Dieu, de la résurrection, en un mot dans le territoire de la Vie. Paul a résumé ces deux royaumes et le passage de l'un dans l'autre dans le verset classique : *En tant qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché; en tant qu'il vit, il vit pour Dieu*²³ ».

Pâques, ce n'est pas simplement la passion et la résurrection, comme deux actes successifs. Non, Pâques est le passage de l'un à l'autre, le mouvement, l'unité dynamique de l'un et l'autre moment de ce mystère indivisible. C'est le mystère du Seigneur passant de ce monde au Père, de la vie mortelle à la vie glorieuse, par le chemin de la passion et de la mort sanglante sur la croix, et faisant passer son Église avec lui auprès du Père, en lui donnant naissance par ce passage même, faisant passer l'humanité pécheresse, qu'il sauve dans cet acte

20. *Ibid.*

21. O. CASEL, *art. cit.*, p. 44.

22. *Ibid.*, p. 45.

23. *Ibid.*, pp. 48-49.

même, de la mort du péché à la vie de la grâce, de l'esclavage de Satan à la glorieuse liberté des enfants de Dieu.

Ainsi la fête chrétienne de Pâques n'est pas seulement la commémoration de deux événements successifs, même ordonnés l'un à l'autre, la passion du Christ et sa résurrection. Elle est, en toute vérité et essentiellement, un mouvement, un passage, un *dynamisme* spirituel, puisqu'elle est la célébration liturgique de cet acte sauveur, par lequel le Seigneur Jésus-Christ passant de ce monde au Père, mourant pour ressusciter et pour donner la vie aux hommes par sa mort, fait passer avec lui son Église dans le royaume de la vie immortelle. Sans aucun doute, le résultat capital des recherches récentes sur la conception antique de Pâques, c'est de nous avoir rendu le sens de ce dynamisme essentiel au mystère pascal :

Venez, toutes les nations, reconnaissez la puissance du redoutable Mystère (γνώτε τοῦ φοβικοῦ Μυστηρίου τὴν δύναμιν : cf. Phil., 3, 10). Car le Christ, notre Sauveur, Celui qui était au commencement le Verbe, a été crucifié à cause de nous, il a été enseveli de son propre gré et il est ressuscité des morts, pour sauver l'univers : adorons-le²⁴ !

C'est là une redécouverte d'une portée considérable, tant au plan pastoral qu'au plan doctrinal.

B. VALEUR PERMANENTE DE LA NOTION AUTHENTIQUE DE PAQUES; SES FONDEMENTS THÉOLOGIQUES

On peut prévoir ici une objection. Qu'importe, dira-t-on, à notre pastorale actuelle des fêtes de Pâques cette conception de l'antiquité, dépassée depuis si longtemps par l'évolution de la liturgie ? Sans doute, l'autorité suprême a replacé la veillée pascale à sa place ancienne, dans la nuit du samedi au dimanche ; mais cette célébration nocturne n'est plus aujourd'hui qu'un élément d'une liturgie beaucoup plus complexe, la semaine sainte elle aussi restaurée. La conception « dynamique » de la Pâque n'est-elle pas liée à un état primitif de la liturgie, que nous ne reverrons jamais ?

A cette objection, qui n'est pas négligeable, les recherches doctrinales, effectuées ces dernières années, permettent de répondre résolument. Avant de constater comment le dynamisme

24. Liturgie grecque, *Oktoïchos*, 3^e ton, stichères anastasimes des Laudes. Cf. H. A. SCHMIDT, *Introductio in Liturgiam Occidentalem*, Rome, 1960, p. 499 : *Dynamismus Resurrectionis*.

pascal est servi par l'*Ordo* actuel de la semaine sainte, il faut reconnaître, ce qui est capital, sa valeur théologique, et donc permanente. La notion antique du mystère pascal n'est pas une curiosité historique ou archéologique, mais une vérité expressément enseignée par la sainte Écriture.

1. *Les données du Nouveau Testament.*

Ceux qui, avec Dom Casel, ont remis en valeur la conception primitive de Pâques, ont pris soin de s'appuyer, non seulement sur les témoignages de l'antiquité chrétienne, qui représentent déjà par eux-mêmes un « lieu théologique » de poids, celui de la tradition ecclésiastique, mais aussi sur le Nouveau Testament. Aussi bien, les Pères se fondaient eux-mêmes sur l'Évangile et saint Paul pour interpréter la Pâque chrétienne comme le passage à la vie par la mort.

Le texte sur lequel ils s'appuient constamment, surtout saint Augustin, est celui de saint Jean (13, 1) introduisant au récit de la Passion²⁵. Jean met en relation le passage du Seigneur Jésus de ce monde auprès du Père avec la fête juive de la Pâque, comme si ce rapprochement était suggéré par le sens même des mots : « Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père... » *Tamquam ipso verbo loqueretur evangelista*, note saint Augustin²⁶; et ailleurs : « C'est ce nom même de *pascha* qui, comme je l'ai dit, se traduit en latin *transitus*, que l'évangéliste semble nous interpréter en disant : *Ante diem festum paschae, sciens Iesus quia venit hora eius, ut transeat ex hoc mundo ad Patrem*. Voici le *Pascha*, voici le *transitus*. Passage d'où? et vers quoi? *Unde et quo?* De ce monde au Père. Cette espérance a été donnée aux membres dans la tête, qu'ils la suivraient sans aucun doute dans son passage. *Spes membris in capite data est, quod essent illo transeunte sine dubio secuturi*²⁷ ».

Quoi qu'il en soit de l'origine réelle du mot hébreu *pésah*, en araméen *pascha*²⁸, la Bible en a rapproché un verbe signifiant

25. C. MOHRMANN, *art. cit.*, pp. 42-52, a rassemblé les textes de saint Augustin sur le sujet.

26. AUGUSTIN, *Enarr. in Ps.*, CXL. 25.

27. *Ibid.*, *Tract. in Ev. Johan.*, LV. 1.

28. L'étymologie de ce mot a été très discutée. On l'a rapproché de l'égyptien *pa sha*, le souvenir : la Pâque serait essentiellement le mémorial de l'intervention divine; mais cette explication n'a pas été retenue. On incline plutôt aujourd'hui à faire dériver *pésah* de l'égyptien *pa s'h*, le coup : la Pâque est « le coup de Yahvé », le grand coup dont Dieu avait frappé les Égyptiens, pour faire sortir

clocher, claudiquer, et l'on y a vu *le saut de Yahvé*, le passage de Dieu par-dessus les Israélites, qu'il épargna, lorsqu'il frappa les Égyptiens de la dixième plaie (Ex. 12, 27). Dans ce sens, Flavius Josèphe avait traduit correctement *pascha* en grec par ὑπερβασία, « passage par-dessus », Symmaque par ὑπερβάσεις. Mais une autre tradition juive rapprochait la Pâque du passage de la frontière d'Égypte vers la terre promise et de la traversée de la mer Rouge (Ex. 14), qui lui sont historiquement liés; dans cette perspective, Philon interprète le nom de la Pâque au moyen d'un autre composé du verbe grec βαίνω : la Pâque est une traversée, διάβασις²⁹, la fête s'appelle pour lui διαβατήρια. En outre, Philon donnait à ce passage un sens allégorique, l'interprétant comme le passage des passions charnelles aux réalités spirituelles.

On a pu penser que le mot de Jean (13, 1) supposait l'interprétation de Philon³⁰. Mais Mlle Mohrmann a mis en doute que le texte johannique soit un reflet de l'exégèse philonienne, parce que le terme employé n'est pas le même. « Et on sait, note-t-elle, que ces rapprochements typologiques prennent d'ordinaire comme point de départ une identité verbale³¹ ». Philon se sert toujours de διαβαίνω. Saint Jean, lui, recourt à un troisième composé de βαίνω : μεταβαίνω dont le sens usuel est : passer d'un lieu à un autre, ou d'une position à une autre. Les synoptiques emploient toujours ce verbe au sens matériel³²; saint Jean lui-même le fait une fois (7,3 : « Ses frères lui dirent donc : Passe d'ici en Judée, afin que tes disciples aussi voient les œuvres que tu fais »). Mais Jean, plus volontiers, donne à ce mot un sens spirituel, en relation avec l'œuvre de salut accomplie par le Christ : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et n'est pas soumis au jugement, *mais il est passé de la*

Israël de sa captivité. Cf. B. COUROYER, *L'origine égyptienne du mot « Pâque »*, dans *Revue Biblique*, 62 (1955), pp. 481-496.

29. Les LXX avaient employé διάβασις pour désigner la traversée de la mer Rouge, en Isaïe, 51, 10 : « N'as-tu pas fait du fond de la mer un chemin pour le passage (ὁδὸν διαβάσεως) des délivrés et des rachetés ? » Mais dans l'Exode, les LXX n'emploient pas ce mot; on trouve, à propos de la Pâque : διελεύσομαι (Ex., 12, 12), παρελεύσεται (12, 23), ἐσκέπασε (12, 27), et pour la traversée de la mer : παρέλθη (15, 16).

30. Ainsi J. DANIELOU, *Traversée de la mer Rouge et baptême aux premiers siècles*, dans *Recherches Sc. rel.*, 33 (1946), p. 404, note 1.

31. C. MOHRMANN, *art. cit.*, p. 48. L'auteur fait remarquer que, pour Augustin et les Pères latins en général, il n'y avait pas de problème, les deux verbes grecs se traduisant également *transire*.

32. Mt., 8, 34; 11, 1; 12, 9; 15, 29; 17, 20 (deux fois). Lc, 10, 7. Act., 18, 7.

mort à la vie » (Jn, 5, 24). « Nous savons, nous, que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères » (1 Jn, 3, 14). De même en notre texte de Jn, 13, 1, il s'agit de « passer de la sphère de l'humain dans celle du divin³³ ». Le Christ va passer, et nous faire passer avec lui, de ce monde captif du péché, vers le Père, dans la vraie terre promise.

Quoi qu'il en soit de l'influence philonienne, nous pensons, malgré le doute de Mlle Mohrmann, que saint Jean, en 13, 1, a employé intentionnellement μεταβῆ. au sens caractéristique qu'il lui donne, pour suggérer un parallélisme typologique avec le passage de la captivité d'Égypte à la terre promise, que commémorait la fête de la Pâque. Dans la suite du récit de la Cène, dans le discours d'adieux, il emploiera un autre mot pour exprimer le retour du Seigneur auprès du Père³⁴ : il s'agira alors de mettre en contraste la venue de l'incarnation et le retour de la « glorification » (16, 5, 10, 17 et surtout 28). Tandis que, en 13, 1, soulignant la circonstance de Pâques, Jean emploie le verbe qui évoque le passage de la mort à la vie, de la terre de captivité à la terre de liberté, ou, si l'on veut, de la sphère de l'humain à celle du divin, de l'*aiôn* d'ici-bas à la vie éternelle. C'est bien l'idée du *dynamisme pascal*.

Plus encore que dans ces rapprochements de mots et d'images, le dynamisme pascal s'exprime dans l'orientation foncière de la doctrine johannique du salut. Pour saint Jean, la passion, la résurrection et l'ascension sont moins des événements successifs qu'un seul et même événement : la passion et la mort sont en quelque sorte absorbées dans la théologie de l'exaltation céleste. Elles sont « considérées uniquement sous l'angle de l'accès à la plénitude du pouvoir salvifique et de la révélation de la gloire divine³⁵ ». L'« élévation » du Christ en croix est déjà, dans la perspective de saint Jean, son « élévation » au ciel; le verbe ὑψωθῆναι est un de ces mots à deux sens qu'affectionne le quatrième évangéliste³⁶. « Quand Jean parle de l'élévation sur la

33. Selon l'expression de E. RUCKSTUHL, *Die literarische Einheit des Johannes evangeliums*, Freiburg in der Schweiz, 1951 (Studia Friburgensia, NF 3), pp. 203 ss. C'est la 29^e caractéristique du style johannique, dans la liste donnée par le P. F.-M. BRAUN, *Jean le Théologien et son Évangile dans l'Église ancienne*, Paris, 1959 (Études bibliques), p. 402, d'après Schweizer et Ruckstuhl.

34. De préférence ὑπάγω : 13, 33, 36; 14, 4, 28; 16, 5, 10, 17, 28. Mais aussi : πορεύομαι (14, 2, 3, 12, 28), ἀπέλθω (16, 7), ἔρχομαι (17, 11).

35. A. VERGOTE, *L'Exaltation du Christ en croix selon le quatrième évangile*, dans *Eph. Theol. Lovan.*, 28 (1952), p. 23.

36. O. CULMANN, *Les sacrements dans l'Évangile johannique*, Paris, 1951, p. 19. Cette ambivalence du verbe ὑψόω est niée par Dom J. DU-

croix en des termes qui évoquent en même temps l'idée de l'exaltation céleste, ce n'est pas qu'il méconnaisse l'ensevelissement et la résurrection qu'il racontera explicitement plus tard, c'est seulement qu'il recourt à un puissant raccourci théologique pour montrer dans la croix du Christ le premier échelon de sa glorification céleste³⁷. » « Nul n'est monté au ciel hormis celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel. Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que tout homme qui croit ait par lui la vie éternelle » (Jn, 3, 13-15). « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que Je Suis... » (8, 28). « Et moi, élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (12, 32).

Cette vision johannique du dynamisme pascal, où se réunissent l'élévation en croix et l'élévation céleste au jour de la résurrection (20, 17), s'inscrit, comme l'a bien montré le P. Congar, « dans la catégorie de *gloire* », selon une pensée « étonnamment structurée », « dominée par la grande théologie du Prologue : tout vient du Père, le Principe sans principe, de qui le Fils tient tout ce qu'il est, à qui il rapporte tout ce qu'il a reçu... La gloire du Christ est très précisément celle qu'un Fils unique *tient* de son Père : elle *consiste* à recevoir du Père, à lui obéir, à faire tout en sa dépendance, à tout lui rapporter... C'est à cause de cela que la passion du Christ est le moment décisif de sa glorification... En glorifiant le Père par son obéissance jusqu'à la mort, et la mort de la croix... le Fils trouve sa gloire *de Fils*, et il est glorifié à son tour par le Père, en nous : le grain, en mourant, porte beaucoup de fruit; loin que sa mort soit un terme, elle est un commencement³⁸. »

Peu importe d'ailleurs que cette conception johannique de la glorification ait inspiré, en fait, la pratique quartodécimane de la Pâque dans la nuit du 14 nisan, plutôt que la pratique dominicale. Nous avons dit qu'il n'y avait entre les deux usages qu'une différence d'accent, et que l'objet de la célébration liturgique est, en réalité, le même, quand la Nuit pascale relie le samedi au dimanche. Aussi bien, saint Jean lui-même n'a pas limité la glorification du Christ à sa Passion; il a raconté en

PONT, *Essais sur la christologie de saint Jean*, Bruges, 1951, p. 259, après C.-H. DODD et W. MICHAELIS. Elle est admise par P. BENOÎT, M.-E. BOISMARD, la *Bible de Jérusalem* (1956, in 12, 32); D. E. HOLWEDA, *The Holy Spirit and Eschatology in the Gospel of John*, Kampen, 1959 (cf. *Rev. Bibl.*, 68, 1961, p. 142); H. SCHILLEBEECKX, *Le Christ, sacrement de la rencontre de Dieu* (« *Lex Orandi* », n° 31), Paris, 1960, p. 66.

37. P. BENOÎT, *L'Ascension*, dans *Rev. Bibl.*, 56 (1949), p. 185.

38. Y. CONGAR, *La Pentecôte, Chartres (1956)*, Paris, 1956, pp. 24-28.

détail les événements du « premier jour de la semaine », depuis la découverte du tombeau vide, « de bonne heure, alors qu'il faisait encore sombre » (20, 1-2), jusqu'aux apparitions du dimanche soir aux disciples (20, 19-25).

C'est encore une formulation parfaite du dynamisme pascal que nous trouvons en Jn, 10, 17 : « Si le Père m'aime, déclare Jésus, c'est que je donne ma vie pour la reprendre. » Un théologien contemporain note très justement : « Cette parole du Christ appartient au thème pascal, le thème du passage inscrit en filigrane sur tout l'évangile. La mort est la route vers la résurrection³⁹... » Mais on trouve une expression à peu près équivalente en Luc, 24, 26 : « Ne fallait-il pas que le Christ connût ces souffrances pour entrer (καὶ εἰσελθεῖν) dans sa gloire ? »

Saint Paul exprime à sa manière la même doctrine pascalle, quand il écrit dans son hymne sur le mystère du Christ, si largement exploité par notre liturgie de la semaine sainte : « Il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix! Aussi (διὸ καὶ) Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom » (Phil., 2, 8-9). Paul ne disjoint jamais la mort de Jésus de sa résurrection; mais c'est généralement pour souligner la participation de l'Église, de l'humanité sauvée, au dynamisme pascal : « Quand l'Écriture dit que sa foi (à Abraham) lui fut comptée, ce n'est point pour lui seul; elle nous visait également nous, à qui la foi doit être comptée, nous qui croyons en celui qui ressuscita d'entre les morts Jésus notre Seigneur, livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification » (Rom., 4, 23-25). Ce sont les deux aspects, négatif et positif, d'un même mystère, celui de notre participation à la justice du Christ, à sa vie de ressuscité : nous sommes, nous aussi, morts au péché, pour vivre à Dieu selon l'Homme nouveau, Jésus-Christ (cf. Rom., 6, 4 sv.; 8, 10, 13. Eph., 4, 22-24. Col., 2, 11-13, 20; 3, 1-10).

2. A la lumière de la Pâque ancienne.

Selon Dom Casel, la Pâque juive n'aurait rien apporté d'autre à la Pâque chrétienne que le nom et la typologie⁴⁰. Le R. P. Féret a montré au contraire, dans une importante étude de théologie biblique⁴¹, que la Pâque chrétienne ne s'est pas simplement

39. F.-X. DURRWELL, *La Résurrection de Jésus, mystère de Salut*, Le Puy-Paris, 1950, pp. 50-51.

40. CASEL, *art. cit.*, p. 4.

41. H.-M. FÉRET, *La Messe, rassemblement de la communauté. Peuple de Dieu et Pâque eucharistique*, dans *La Messe et sa catéchèse*, Paris, 1947 (« Lex orandi », 7), pp. 205-283.

substituée à la Pâque juive, mais qu'elle lui demeure organiquement reliée, au point de ne nous manifester la plénitude de sa signification que dans une étroite continuité avec ce qui fut sa figure et sa préparation. Or, le fondement de cette continuité, c'est précisément le caractère « dynamique » de la Pâque.

« Là en effet, explique le P. Féret, est la dominante principale. » La Pâque de la Bible, si l'on s'élève du détail anecdotique des récits aux dominantes qui s'en dégagent, est un mouvement religieux qui soulève le Peuple de Dieu tout entier. « La Pâque n'est pas un rite individuel. C'est tout le peuple qui la célèbre, en un unique et même mouvement de libération, en un unique et même « passage » de la servitude et de l'idolâtrie d'Égypte à la liberté du désert et à l'alliance de Yahweh... Tout, dans ces rites de la Pâque, est évocateur de mouvement, de « passage ». Passage de Dieu parmi les hommes qui réalise au sein même de leur histoire le châtement de l'endurcissement idolâtre des Égyptiens et la libération merveilleuse du Peuple de Dieu que ce passage même relance vers l'accomplissement des promesses. L'immolation de l'agneau marque ce premier « passage » et amorce ce premier mouvement. Passage aussi et mouvement du peuple d'Israël quittant la terre de sa servitude et s'élançant vers la terre de ces promesses, et c'est plutôt le repas pascal qui inaugure cet autre mouvement, lequel ne s'arrêtera plus qu'au jour du partage de la terre de Canaan entre les tribus. Et qu'on n'en reste pas aux apparences extérieures de cette migration des Hébreux. Il est facile d'imaginer, animant spirituellement cette migration de toute la puissance du désir, à la fois patriotique et religieux, qui les portait vers cette terre des Patriarches, l'allégresse dans laquelle ils durent célébrer cette Pâque de leur libération. D'un bout à l'autre de l'histoire de ce peuple, cette allégresse marquera la célébration de la Pâque — jusqu'à ce que celle-ci cède la place à une Pâque plus joyeuse encore, parce que plus définitivement libératrice de toutes les servitudes et plus immédiatement proche de l'héritage auquel elle introduit la Pâque eucharistique⁴². »

La Pâque chrétienne prolonge, en effet, en lui faisant atteindre son terme véritable, le mouvement, le dynamisme libérateur de la Pâque ancienne. Celui-ci ne faisait qu'un avec le mouvement même de l'histoire sainte, avec la réalisation progressive du dessein de Dieu pour le salut du monde, par la vocation du peuple messianique. Cette identité est importante à constater : elle montre combien il est essentiel au mystère pascal d'être un passage, un dynamisme. « Non seulement, ajoute le P. Féret,

42. *Ibid.*, pp. 220-221.

il est essentiel à la Pâque elle-même d'être un mouvement, un « passage », mais il apparaît en outre qu'à ce titre elle est au cœur du mouvement même du Peuple de Dieu et en marque en quelque sorte nécessairement les étapes dans l'histoire. » Et, après avoir rappelé les textes bibliques qui montrent la place déterminante de la Pâque dans la chronologie d'Israël : « Au reste, on comprend bien qu'il ne s'agit pas seulement de chronologie. Le mystère de la Pâque ne commande le mouvement du Peuple de Dieu dans la durée et dans l'histoire que parce que d'abord il crée ou entretient dans les âmes un profond mouvement spirituel et religieux⁴³. »

A la Cène, premier acte du « passage » du Seigneur Jésus de ce monde au Père, la Pâque cesse d'être une figure et devient un accomplissement : « Avec la Cène et avec la Croix, le Peuple de Dieu sort du régime des préparations et commence d'entrer en possession de l'héritage des anciennes promesses. La nouvelle et éternelle alliance succède à l'alliance mosaïque. Dès lors, tout ce qu'il y avait de désir et d'appel dans le Peuple de Dieu,

43. *Ibid.*, p. 221. R. ARON, *Les années obscures de Jésus*, Paris, 1960, pp. 94-104, note aussi que la Pâque juive ne se limitait pas à la commémoration d'un fait passé, mais était comprise comme une action divine, façonnant l'histoire du peuple élu et stimulant sa marche vers le Jour de Yahvé.

Voici un extrait de la Mishna, qui dit bien dans quel esprit les Juifs ont toujours célébré la Pâque : « En toute et toute génération, c'est une dette pour l'homme de se voir comme si lui-même était sorti de Mitsraïm. Car il est dit : Et tu raconteras à ton fils, en ce jour-là, disant : En vue de tout ceci, Adonaï agit pour moi, quand je sortis de Mitsraïm. Non point nos Pères seulement, il les sauva, le Saint, béni soit-il : mais nous-mêmes, en eux il nous sauva. Car il est dit : Et il nous fit sortir de là-bas, afin de nous mener et de nous donner le pays qu'à nos Pères il avait juré. C'est pourquoi la dette est sur nous de remercier, de louer, de louer, de célébrer, de hausser, d'exalter, de magnifier, de glorifier et de bénir celui qui fit pour nos Pères et pour nous tous ces signes : qui nous tira de la servitude vers la liberté, de la détresse vers la joie, du deuil vers la fête, et des ténèbres vers la lumière grande, et de l'oppression vers l'affranchissement. Et chantons devant sa face un chant nouveau : Alléluïa » (*Mishna*, Rituel de Pesah mis en français par E. FLEG, Édition Les Textes sacrés, Paris, 1925, sans pagination). Cf. K. HRUBY, *La Pâque juive du temps du Christ à la lumière des documents de la littérature rabbinique*, dans *L'Orient syrien*, 6 (1961), p. 91.

Sur l'ensemble de la question, voir : H. HAAG, art. *Pâque*, dans *Dictionnaire de la Bible, Supplément*, t. 6, col. 1119-1149; G. AUZOU, *De la servitude au service, étude du livre de l'Exode*, Paris, 1961, ch. 5 : *Le sacrement de la Pâque libératrice*, pp. 159-188; J. SCHILDENBERGER, *Der Gedächtnischarakter des alt- und neutestamentlichen Pascha*, dans *Opfer Christi und Opfer der Kirche, die Lehre vom Mesopfer als Mysteriengedächtnis in der Theologie der Gegenwart*, hrsg. v. B. NEUNHEUSER, Düsseldorf, 1960, pp. 75-97.

depuis la Pâque de l'Exode et même depuis les promesses faites à Abraham, toute cette insatisfaction que son histoire, l'histoire de ses fautes et celle de ses redressements prophétiques, avait creusée en lui, tout ce messianisme enfin qui, de plus en plus lucidement, orientait vers l'avenir les meilleurs de ses justes, tout cela commence aujourd'hui de recevoir son accomplissement. Comment dès lors l'âme du Messie... n'exulterait-elle pas dans l'action de grâces⁴⁴? » La Pâque chrétienne, Pâque des derniers temps ou temps de plénitude inaugurés à la Cène, gardera, comme son caractère le plus foncier, cette exultation et cette reconnaissance qu'appelle de la part des hommes l'accomplissement des promesses divines : elle sera d'abord *eucharistique*.

Mais, d'autre part, les derniers temps n'étant encore qu'inchoativement les temps de plénitude, la Pâque chrétienne gardera en elle quelque chose du désir et du mouvement de la Pâque des temps de préparation, « à cette importante différence près que ce mouvement et ce désir ne porteront plus sur l'inauguration de l'alliance messianique (depuis le Calvaire et la résurrection elle est inaugurée et nous en rendons grâces), mais sur la consommation de cette alliance⁴⁵ ». En même temps qu'eucharistique, la Pâque chrétienne sera nécessairement eschatologique. *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat* (1 Cor., 11, 26. Cf. Luc, 22, 15-16; Mt., 26, 29). La Pâque de la nouvelle alliance, accomplissant dans la plénitude et la perfection la Pâque figurative de l'Ancien Testament, ne met point de terme au développement du mystère pascal. Celui-ci ne s'achèvera qu'au second avènement du Christ, lorsque le Peuple de Dieu tout entier sera passé, avec son chef, de la vie mortelle à la vie glorieuse.

Ainsi, à la lumière de la Pâque ancienne, les données du Nouveau Testament relatives au mystère pascal se comprennent mieux et le caractère essentiellement dynamique de ce mystère apparaît davantage. Il repose sur des bases théologiques qui n'ont rien pu perdre de leur vérité. Par conséquent, pour les chrétiens d'aujourd'hui comme pour ceux des premiers siècles, en vertu d'une théologie traditionnelle et fondée sur l'Écriture, Pâques demeure le mystère liturgique dans lequel l'Église passe avec son Seigneur de la pénitence à la fête, de la mort à la vie, de ce monde au ciel.

44. H.-M. FÉRET, *op. cit.*, pp. 223-224.

45. *Ibid.*, pp. 224-225.

C. LE MYSTÈRE PASCAL, CENTRE DE L'ÉCONOMIE DU SALUT

Pour saisir toute l'ampleur et la portée de la redécouverte actuelle du dynamisme pascal, il faut encore en reconnaître les répercussions dans l'ensemble de la théologie. Le dynamisme pascal commande en effet une théologie de la rédemption, qui est traditionnelle, mais qui avait été peut-être trop négligée durant les derniers siècles.

1. *Les théologies de la rédemption qui négligent le dynamisme pascal sont des théologies mutilées.*

Jusqu'au renouveau récent, la place tenue par la résurrection du Christ dans l'économie du salut retenait assez peu l'attention des théologiens. Dans l'*Avant-propos* du grand livre consacré précisément à ce sujet, le R. P. Durrwell constatait : « Il fut un temps, pas tellement éloigné de nous, où la théologie dissertait de la rédemption du Christ Jésus sans faire mention de sa résurrection. Du fait de Pâques, on s'ingéniait à mettre en valeur la portée apologétique; mais à le scruter en lui-même comme un insondable mystère de salut, on n'y songeait pas⁴⁶. » On concevait trop souvent l'œuvre rédemptrice du Christ comme accomplie par son incarnation, sa vie et sa mort sur la croix. On étudiait soigneusement le mérite satisfaisant de la passion et de la mort, le sacrifice du Calvaire, et le plus souvent on s'arrêtait là. La résurrection apparaissait un peu comme un simple épilogue. « Si l'on mentionnait parfois la résurrection, c'était, moins pour lui donner une place dans le mystère de notre salut, que pour montrer en elle le triomphe personnel du Christ sur ses ennemis et comme une sorte de revanche glorieuse sur ses années d'humiliations rédemptrices. Bref, la résurrection du Christ était tronquée de sa signification profonde que préconisent les premiers messages chrétiens et reléguée à la périphérie de l'économie de notre restauration. Carence regrettable dont la théologie de la rédemption devait sortir appauvrie⁴⁷. »

Plus encore que l'enseignement courant de la théologie, la piété populaire s'était éloignée du mystère pascal. S'il n'est pas juste, même à s'en tenir à l'Occident, de parler d'un silence de vingt siècles sur le mystère de la résurrection, il est bien vrai

46. F.-X. DURRWELL, *La Résurrection de Jésus, mystère de Salut*, Edit. X. Mappus, 1950, p. 7.

47. *Ibid.*

que la piété occidentale s'est attachée de préférence aux mystères de la vie cachée de Jésus ou à la contemplation émue de ses souffrances. « Sans doute dans ses documents officiels, la Bible et la liturgie, l'Église a-t-elle sans défaillance présenté à tous ses fidèles la primauté du mystère pascal. Elle a transmis les documents authentiques de la foi des premiers temps. Mais la piété populaire, donc la foi consciente des peuples chrétiens s'est portée de préférence sur d'autres mystères. L'on a assisté au cours des siècles de chrétienté à une admirable efflorescence de spiritualités qui toutes ont mis en relief quelque aspect plus déterminé de la vie terrestre de Jésus ou des mystères cachés du Sauveur. Pour évoquer chacune de ces spiritualités, il faudrait refaire toute l'histoire de l'Église. Or, ce qui est propre à notre temps, c'est que chacune d'elles nous apparaît précisément comme une spiritualité, c'est-à-dire comme une expression partielle et relative à un certain temps et à certaines expériences spirituelles de la foi chrétienne⁴⁸. »

Il y aurait lieu, sans doute, de nuancer quelque peu ce jugement. Pour ne rien dire ici de la piété orientale, très fortement axée sur la gloire du Ressuscité⁴⁹, on peut remarquer que la piété bénédictine, au moins jusqu'au 12^e siècle, est restée dans la ligne du christianisme primitif⁵⁰. Quant à la théologie scientifique, on sait que saint Thomas d'Aquin, dans son étude des *acta et passa* du Dieu-Sauveur, donne autant de place et d'importance formelle à la résurrection qu'à la passion, déterminant très vigoureusement l'efficacité propre de la résurrection dans l'œuvre du salut⁵¹. Il n'en reste pas moins que le « rôle sotériologique » de la résurrection et des autres mystères glorieux avait été relégué dans l'ombre depuis la fin du moyen âge jusqu'au 20^e siècle, à l'exception toutefois de l'École française du 17^e siècle en quelques-uns de ses représentants.

Mais dans la redécouverte actuelle de la primauté du mystère pascal, un danger contraire n'est peut-être pas illusoire : une

48. J. COMBLIN, *La Résurrection de Jésus-Christ, essai*, Paris, 1958, pp. 19-20.

49. O. ROUSSEAU, *Incarnation et Anthropologie en Orient et en Occident*, dans *Irénikon*, 36 (1953), pp. 363-375; E. LANNE, *Le mystère pascal et la liturgie byzantine*, dans *Témoignages*, 42 (1954), pp. 15-23.

50. J. LECLERCO, *Pierre le Vénérable*, abbaye Saint-Wandrille, 1946, ch. 17 : « Mort et Transfiguration », pp. 325-340.

51. III^e P., qq. 46-49 sur la Passion, 50-52 sur la mort, la sépulture et la descente aux enfers, 53-56 sur la résurrection, 57-58 sur l'ascension et la session à la droite du Père : tous les moments du dynamisme pascal sont « considérés » et traités selon leur place propre dans l'économie du salut.

certaine vulgarisation théologique ne risque-t-elle pas d'insister tellement sur l'aspect glorieux du mystère, que la passion et la mort en croix ne soient à leur tour rejetées dans l'ombre ?

La résurrection suppose la mort. Le mystère pascal est indivisible. Notre foi chrétienne a été exprimée par saint Paul en formules binaires, dont aucun des termes ne peut s'effacer devant l'autre : « Nous qui croyons en Celui qui ressuscita d'entre les morts Jésus notre Seigneur, livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification » (Rom., 4, 25). « Et il est mort pour tous, afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux » (2 Cor., 5, 15). La préface romaine de Pâques répercute au cœur de la liturgie l'écho de ce « kérygme » paulinien : *VD. Te quidem, Domine, omni tempore, sed in hac potissimum nocte gloriosius praedicare, cum pascha nostrum immolatus est Christus... qui mortem nostram moriendo destruxit et vitam resurgendo reparavit.*

Peut-on dire que d'ores et déjà la théologie courante fasse entièrement droit au dynamisme pascal ? Il ne le semble pas. Bien que postérieure à l'ouvrage de Durrwell, *l'Initiation théologique* elle-même ne se croit pas encore autorisée à organiser la théologie de la rédemption autour du mystère pascal. On trouve une simple amorce dans les « Réflexions et perspectives »⁵²; presque rien sur les effets de la résurrection du Christ⁵³; le chapitre qui traite *ex professo* de la théologie de la rédemption, se borne à étudier la passion, avec cette simple excuse : « Nous évoquons tout le mystère de l'œuvre rédemptrice sans en exclure la résurrection et l'ascension qui sont l'autre face du mystère de la croix⁵⁴. » Le R. P. Philippe de la Trinité, dans son récent exposé sur « la Rédemption par le Sang », a d'excellentes pages sur la résurrection et l'ascension dans « le dessein de l'incarnation rédemptrice », d'après saint Thomas⁵⁵; cependant l'ouvrage se présente comme « un ensemble de réflexions et de citations centrées sur le Christ, victime d'amour miséricordieux⁵⁶ », plutôt que sur le mystère pascal à proprement parler.

2. Recherches constructives.

Comment faire progresser la théologie de la Rédemption en lui donnant pour centre le « dynamisme pascal » ?

52. *Initiation théologique*, t. IV, Paris, 1954, p. 231.

53. *Ibid.*, p. 225.

54. *Ibid.*, p. 158.

55. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, *La Rédemption par le Sang*, Paris, 1959, pp. 47-51.

56. *Ibid.*, p. 10.

a) Du point de vue du *moyen* de la rédemption, ou de ce que saint Thomas appelle le mode d'efficacité de la Passion⁵⁷, il faudra évidemment déterminer et préciser la valeur propre, dans l'acte salutaire accompli par Dieu en son Christ, de la passion et celle de la résurrection (ainsi que de l'ascension). Ce sont, suivant les catégories de saint Thomas, qui donnent l'explication intellectuelle la plus satisfaisante, d'une part la destruction du péché par le mérite satisfactoire et l'efficience instrumentale; d'autre part la restauration de la vie divine dans le genre humain par causalité exemplaire et efficiente.

Mais il faudra mieux encore manifester *l'unité* du mystère du salut (incarnation, passion, glorification), grâce aux données bibliques, ainsi que liturgiques et patristiques, mieux connues. Car si les modes de causalité mis au point par saint Thomas sont un précieux et indispensable instrument d'analyse en fonction de la philosophie du sens commun et de l'être, l'unité synthétique de la théologie ne peut se trouver que dans un dépassement de l'analyse conceptuelle et un retour aux données premières de la Révélation. Saint Thomas, du reste, ne négligeait jamais ce retour réflexif et contemplatif sur les *dicta sanctorum*, dont était parti son effort analytique; mais les progrès de l'exégèse biblique et patristique nous permettent sans doute de le faire avec une vigueur accrue.

L'unité « pascalle » du mystère rédempteur sera ainsi manifestée au moyen des catégories johanniques : « La mort est pour le Christ le chemin qui aboutit, dans la glorification, à la plénitude de l'incarnation... Il reste que le quatrième évangile nous fournit un principe lumineux : le mystère de la rédemption s'accomplit en un mouvement qui porte le Fils de Dieu incarné de l'existence terrestre à l'existence divine auprès du Père. Il nous présente la mort de Jésus sous une double lumière : la mort de Jésus est toute ordonnée à la résurrection, mais aussi à notre rédemption (II, 51 sv.). Des deux données appliquées l'une à l'autre on doit conclure que l'effort rédempteur du Christ mourant aboutit dans la résurrection; la mort est toute en direction vers un salut qui se réalise dans la résurrection. L'incarnation demeure le mystère central, mais pour exercer sa vertu salutaire, il faut qu'elle se consume à travers la mort dans la résurrection⁵⁸. » Et des catégories pauliniennes : « La rédemption de l'humaine nature est un drame qui s'est déroulé en premier lieu dans le Christ. Elle se présente en lui comme une transformation sanctifiante, dont l'état de chair pécheresse

57. III^e P., q. 48 (*De modo efficiendi*).

58. DURRWELL, *op. cit.*, p. 53.

et la sainteté de vie divine constituent les termes opposés. Cette transformation s'est opérée dans la mort et la glorification comme en un mystère unique, car la mort n'est fin de la chair de péché que pour autant qu'elle aboutit en la glorification, principe de vie divine. Nous constatons en outre que la mort et la résurrection se relie à la mort fondamentale de l'incarnation. La mort consomme la volonté initiale de *kénose*, elle consacre la faiblesse humaine du Christ et sa privation de gloire; mais en même temps elle abolit l'état de kénose en provoquant la résurrection. Celle-ci est la vie divine du Fils de Dieu, épanouie dans une humanité pour laquelle il a renoncé à toute vie qui ne fût pas de Dieu⁵⁹. »

Mort et résurrection sont admirablement synthétisées dans l'idée et l'image bibliques de *victoire*, autre manière d'exprimer le dynamisme pascal, passage à la vie par la mort⁶⁰. « Parce que la nouvelle Pâque conduit ainsi nécessairement ceux qui se livrent à son mouvement jusqu'à cet acte de charité du Christ en lequel se consomme le mystère du peuple de Dieu, elle ne pouvait qu'être une Pâque triomphante... En ce qui concerne le Sauveur, il faut bien voir en effet que sa victoire ne commence pas seulement avec sa résurrection. Sa victoire, c'est d'abord cet acte de charité du sommet de la croix en lequel il inaugure avec son Père, dans l'Esprit-Saint, la nouvelle et éternelle alliance... Sa victoire, c'est celle qu'il remporte par son anéantissement volontaire. Sa victoire, c'est le mystère de sa kénose (Phil., 2, 7). Demeurons fidèles sur ce point essentiel à la seule tradition authentiquement chrétienne, celle qui considère bien plus la croix comme l'image du triomphe réel du Christ que comme celle de sa défaite apparente⁶¹. » « La résurrection est victoire. Les rapports entre la résurrection et la mort de Jésus se situent autour de l'idée centrale de victoire. Le mot lui-même est dans saint Jean et les thèmes de victoire atteignent leur complet développement dans les écrits de saint Jean également. Mais ils sont à l'ébauche dans tout le Nouveau Testament. La victoire suppose un combat préalable. *Mort et vie se sont battues*. La mort et la résurrection du Sauveur sont précisément un combat et le dénouement en est la victoire de Dieu⁶². » La séquence latine du dimanche de la résurrection et de l'octave pascale, *Mors et vita duello conflixere mirando, Dux vitae mortuus regnat vivus*, rejoint le tropaire

59. *Ibid.*, p. 72.

60. Cf. DOM A. VONIER, *La Victoire du Christ*, Paris, 1937.

61. H.-M. FÉRET, *La Messe, rassemblement de la communauté*, p. 256.

62. J. COMBLIN, *op. cit.*, p. 195.

pascal de la liturgie byzantine, inlassablement répété pendant l'octave : « Le Christ est ressuscité des morts, par sa mort il a vaincu la mort (θανάτω θάνατον πατήσας), à ceux qui gisaient dans les tombeaux il a donné la vie. »

Une autre expression métaphorique, très différente de celle de victoire, tient une grande place dans la liturgie latine et chez les Pères latins, qui aide très heureusement à saisir l'unité de la rédemption pascalle et de l'incarnation : c'est le terme de *commercium*. Le Dr. Martin Herz a montré, dans une thèse récente, les rapprochements très suggestifs que cette expression permet entre « l'admirable échange » de Noël, dans lequel le Créateur de la nature humaine a pris cette nature pour donner aux hommes sa divinité, et le *beatum commercium* du mystère pascal, échange plus étonnant encore et qui achève merveilleusement le premier : le Dieu incarné subit la mort pour détruire notre mort et nous rendre la vie divine par sa résurrection. Parmi de nombreux textes anciens, l'auteur cite cette préface gélasienne de Pâques : *et beati lege commercii divinis humana mutantur : quia nostrorum omnium mors cruce Christi redempta est, et in resurrectione eius omnium vita resurrexit : quem in susceptione mortalitatis Deum agnoscimus, et in divinitatis gloria Deum et hominem confitemur. Qui mortem nostram moriendo destruxit et vitam resurgendo restituit, Iesus Christus Dominus noster*⁶³. Les deux échanges n'en font qu'un : les deux natures du Christ sont le principe de l'échange pascal, comme l'affirment fréquemment les Pères; il fallait que Dieu fût homme pour subir la mort et il fallait que cet homme fût Dieu pour nous donner la vie divine par sa mort humaine. Il faudrait ajouter que nous participons au *sacrum commercium* par un « échange » sacramentel, dans les mystères liturgiques (*huius sacrificii veneranda commercia*⁶⁴...)

b) Du point de vue du *terme* de la rédemption, ou de ce que saint Thomas nomme l'*effet* de la passion, de la résurrection, de l'ascension⁶⁵.

Une théologie de la rédemption qui aura pris pour centre vital le dynamisme pascal, évitera de formuler ces effets en termes

63. M. HERZ, *Sacrum Commercium, Eine begriffsgeschichtliche Studie zur Theologie der Römischen Liturgiesprache* (« Munchener theologische Studien », 15), Munich, 1958. Le texte cité est étudié pp. 185 ss.

64. Voir la deuxième partie du présent travail.

65. III^a P., q. 49 (*De ipsis effectibus*); q. 57, a. 6 (*De effectu ascensionis*). Voir F. HOLTZ, *La valeur soteriologique de la résurrection du Christ selon saint Thomas*, dans *Ephem. theol. lovan.*, 29 (1953), pp. 609-645.

purement négatifs (destruction du péché). Elle mettra en relief *le don de l'Esprit-Saint*, aspect positif et déterminant de l'œuvre salutaire. Selon saint Jean et saint Paul, le don de l'Esprit est essentiellement lié au mystère pascal. C'est le corps crucifié et glorifié du Christ qui est la source de l'Esprit, répandu à profusion, comme une eau vive, sur les croyants (Jn, 7, 39). « Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous » (Rom., 8, 11). Cette doctrine capitale a été très heureusement étudiée, au plan de la théologie biblique, par le R. P. Durrwell⁶⁶. Le terme ultime du dynamisme pascal, du passage à la vie par la mort, est l'entrée des hommes sauvés dans la vie trinitaire : avec le Fils crucifié et ressuscité, dont ils sont devenus le Corps, par le don et sous la motion de l'Esprit, auprès du Père.

Ce terme est déjà atteint, dès maintenant. Par la résurrection du Seigneur, un monde nouveau, céleste et divin, a été introduit dans notre monde humain; il le travaille de l'intérieur et finira par le faire éclater. Le règne de Dieu est commencé; un Royaume de sainteté, de charité et de miséricorde, est *advenu*⁶⁷. « En réalité c'est en présence de ce fait de la résurrection et seulement en sa présence que nous nous apercevons et que nous sommes convaincus que ce monde où nous vivons n'est que ce *monde-ci*, c'est-à-dire un monde limité, ou pour reprendre une expression de saint Jean, un monde jugé. Notre monde est jugé, c'est-à-dire qu'il est rapporté à autre chose que lui; il a donc un sens dans sa référence même à cet autre et par conséquent il est limité, circonscrit... En vérité, au moment de la résurrection du Christ, c'est notre monde qui apparaît, résorbé dans l'autre qui monte à l'horizon... Tout le christianisme tient par cette clé de voûte⁶⁸. » Le terme du dynamisme pascal est ce monde divin dans lequel le Seigneur Jésus fait passer avec lui son Église.

Partiellement invisible, « caché avec le Christ en Dieu » (Col., 3, 3), mais déjà réellement « advenu », ce monde nouveau « apparaîtra » lors de la dernière manifestation du Christ ressuscité, la *Parousie*. L'eschatologie fondée sur le mystère pascal est une

66. DURRWELL, *op. laud.*, ch. 3 ss., pp. 91 ss. Voir aussi Y. CONGAR, *La Pentecôte, Chartres (1956)*, Paris, 1956 (la Pentecôte, plénitude de la Pâque).

67. J. COMBLIN, *op. cit.*, pp. 109 ss.

68. *Ibid.*, p. 69. Les miracles sont les signes visibles de la caducité du monde ancien, les présages de sa ruine. Ils montrent que ce monde-ci est fêlé et que déjà se manifestent les signes de l'avènement d'un autre monde qui prend sa place. Ce sont des prophéties (*ibid.*, p. 73).

eschatologie commencée, mais toujours en progrès⁶⁹. La résurrection du Christ d'entre les morts (ἐκ νεκρῶν) est véritablement l'inauguration de la résurrection générale : il y a là un aspect très important d'une théologie du salut fondée sur le dynamisme pascal.

« Le paradoxe propre à l'économie chrétienne, c'est qu'au lieu de prôner l'existence de deux mondes opposés qui se substituent l'un à l'autre, elle met en présence de deux mondes opposés qui coexistent : le monde ancien du diable, des ténèbres et du péché est toujours là, terriblement agissant, mais il porte une blessure mortelle depuis que le Christ l'a vaincu et a inauguré le Règne définitif de Dieu, auquel mystérieusement, par la foi, les chrétiens participent déjà, en attendant qu'il se manifeste au grand jour lors de la Parousie. Or c'est le matin de Pâques surtout qu'a eu lieu cette inauguration du Règne de Dieu. C'est qu'en effet aux yeux de Paul, comme d'ailleurs de tout le christianisme primitif, la résurrection de Jésus a un caractère spécifique qui la distingue de toutes les autres résurrections de morts enregistrées par l'Écriture ou par l'hagiographie; elle n'est pas seulement un retour passager à la vie qui doit être suivi de la mort, comme le sont les résurrections que la Bible attribue à Élie et à Élisée, ou même celles que, selon les Évangiles, Jésus opère au cours de sa carrière terrestre; loin de rétablir Jésus dans l'état où il se trouvait avant sa passion, elle lui donne accès à la gloire; elle constitue un triomphe définitif sur la mort qui garantit la Parousie finale. C'est cette entrée du Christ dans le monde céleste qui fait de sa résurrection l'événement central de l'histoire du salut⁷⁰. » « Dans l'interprétation que l'on donne d'ordinaire de ce passage (1 Cor., 15), le plus important des écritures relatif à la résurrection, l'on oublie très fâcheusement le lien intrinsèque qui unit le corps spirituel reçu à la Parousie de la spiritualisation de notre être ébauchée au baptême. En conséquence on a tendance à faire de la résurrection glorieuse une sorte d'intervention divine arbitraire sans rapports profonds avec le mystère pascal et toutes les conséquences qu'il a pour la vie chrétienne. Rien assurément n'est plus contraire à l'esprit de saint Paul. Quelle que soit l'explication que l'on donne du baptême pour les morts de 1 Cor., 15, 29, la manière dont l'Apôtre parle de cette coutume mystérieuse sans la blâmer

69. Qu'on relise l'épître de la Nuit pascale (Col., 3, 1-4) et la collecte de la messe du Jour de Pâques : la résurrection du Christ nous a rouvert l'entrée de l'éternité.

70. A. FEUILLET, *Le Mystère pascal et la Résurrection des chrétiens d'après les Épîtres pauliniennes*, dans *Nouv. Rev. Theol.*, t. LXXIX (1957), pp. 338-339.

montre que le baptême est tenu par lui, ici tout comme en Rom., 6 et 8, pour un prélude à la résurrection des morts. Quant à la résurrection du Christ, donnée avec tant d'insistance comme le fondement ultime de notre espérance en la résurrection glorieuse, elle n'est pas seulement un cas privilégié permettant d'envisager la possibilité de la résurrection pour le reste de l'humanité : ce que Dieu a fait pour le Christ, il le fera également pour tous ses disciples. Il y a beaucoup plus que cela dans le texte de 1 Cor., 15, 22 : de même qu'en la mort d'Adam est renfermée en germe celle de tous les hommes, de même en la résurrection de Jésus se trouve incluse celle de tous les croyants. Il est vrai que l'Apôtre emploie le futur : « Tous seront vivifiés », comme si l'événement qu'il a en vue appartenait exclusivement à l'avenir. Mais, au verset 20, il appelle le Christ « prémices de ceux qui dorment ». Les prémices sont la primeur de la moisson prochaine. « Le choix de ce mot, dit Allo, citant Gutjahr, implique un lien nécessaire avec la masse des autres morts, dont Jésus est sorti le premier pour que les autres suivent⁷¹. » En d'autres termes, il faut comprendre : *de même que le processus de mort s'est inauguré en Adam, de même le processus de retour à la vie s'est inauguré dans le Christ*⁷². »

Le dynamisme pascal synthétise donc tous les aspects du Mystère du Salut. Il est au centre d'une théologie équilibrée et complète de la Rédemption, dont il met en lumière la portée eschatologique. La suite de cette étude montrera comment il fonde notre participation sacramentelle au Salut apporté par Jésus-Christ.

II

LE MYSTÈRE PASCAL EN NOUS : Le dynamisme pascal s'actualise dans l'Église par une célébration sacramentelle

En même temps que l'on redécouvrait de nos jours le dynamisme du mystère pascal en lui-même, on a mieux compris aussi que notre participation à ce mystère est avant tout d'ordre sacramentel. C'est par la foi et les sacrements de la foi que l'Église pénètre avec son Seigneur dans ce monde nouveau dont la résurrection du Christ est l'avènement. Ou, si l'on veut, c'est par la foi et les sacrements de la foi que ce monde nouveau

71. E.-B. ALLO, *Première Épître aux Corinthiens* (coll. « Études bibliques »), Paris, 1937, p. 405.

72. A. FEUILLET, *art. cit.*, pp. 349-351.

envahit progressivement notre monde humain. Il n'y a pas d'autre « passage » d'ici-bas au monde d'en-haut que les sacrements de la foi. Et cela se réalise tout particulièrement dans la célébration annuelle de Pâques.

A. LA PAQUE SACRAMENTELLE

Assemblée pour célébrer son Seigneur, Jésus-Christ, DANS L'ACTE MÊME de son *Passage* à la vie glorieuse par la mort sur la croix, l'Église participe à la Pâque de son Chef en s'incorporant à lui par les sacrements.

1. *Primauté du sacrement.*

La solennité pascale est tout autre chose que l'évocation d'un pieux souvenir. Elle est, certes, l'assemblée de ceux qui se souviennent de Jésus-Christ (*Unde et memores...*); mais ce souvenir, vécu et célébré dans la foi, est une réalité actuelle. S. Exc. Mgr Jenny l'a exprimé avec une ferveur irrésistible : « Les premiers chrétiens ne pouvaient pas ne pas faire, chaque année, de cette nuit pascale, le centre, non seulement de leur souvenir, de leur histoire, mais le centre du mystère auquel ils participaient... Par la force même de la réalité engagée, par le jeu même du mystère accompli, la communauté des croyants ne pouvait pas ne pas s'assembler dans la foi, la louange, le sacrement, dans la célébration des mystères. Il est impensable que l'Église eût pu organiser sa liturgie — qui est sa vie — hors de ce centre, qui s'imposait par « la loi de la pesanteur » des réalités divines ici accumulées. Et malgré toutes les complications, à travers le flux et le reflux de l'histoire, la fête de Pâques demeure l'axe de la vie d'Église et de la vie morale, et de l'histoire du monde. Mais cette liturgie pascale est bien autre chose qu'un ensemble admirable de lectures et de rites. Elle est un événement, elle est un fait.

« C'est l'événement annuel qui donne à l'Église un élan nouveau; c'est la constitution de l'Église. C'est la célébration solennelle de toute la communauté chrétienne; l'assemblée autour de la croix glorieuse, autour du Christ ressuscité, présent et vivant, de toute l'humanité sauvée; c'est le but de l'acheminement catéchuménal, c'est le sommet de la Quarantaine, le baptême solennel à la face de l'Église de ceux qui, après avoir reçu la parole, ont professé leur foi; c'est l'engagement des nouveaux fidèles, la réconciliation définitive des pénitents qui participent

de nouveau au banquet fraternel, c'est la croissance de l'Église, par l'afflux de nouveaux membres, c'est l'approfondissement dans la vie eucharistique de toute la famille des enfants de Dieu. C'est une apparition nouvelle du Seigneur, c'est une parousie actuelle à la face du monde, dans l'attente, l'espérance de la Parousie finale. Tout le mystère du christianisme est là, toute la merveille de l'Eucharistie : c'est dans ce mouvement étonnant de cette liturgie nocturne vers l'éclat du soleil levant que les chrétiens comprennent et deviennent ce qu'ils sont⁷³. »

A la condition toutefois que l'on maintienne sans défaillance *la primauté du sacrement*. Comme l'a montré Dom Thierry Maertens, dans une étude récente, « l'histoire nous fournit quatre visages successifs de la vigile pascale, représentés par des rites de quatre origines et de quatre inspirations différentes⁷⁴. » Jusqu'au 4^e ou 5^e siècle, l'aspect sacramentel régnait sans conteste. La réunion occupait toute la nuit; son contenu était fait de lectures, de prières et d'instructions, suivies de la célébration du baptême et de l'eucharistie. Les chrétiens s'y retrouvaient, non pas seulement pour assister à une cérémonie, mais pour s'y compromettre réellement, soit comme baptisés, soit comme membres actifs d'une communauté de foi prenant désormais en charge la foi des catéchumènes, dont ils avaient suivi la conversion et les progrès depuis plusieurs mois. De plus, la vigile à l'époque constituait véritablement *la fête par excellence*; unique à l'intérieur même de la semaine sainte, elle célébrait la passion et la victoire du Seigneur, vécues sacramentellement dans le baptême; le sacrifice eucharistique de la Nuit sainte commémorait à lui seul l'institution eucharistique du Seigneur, sa mort et sa résurrection. C'était l'âge d'or de la solennité pascale.

A partir du 5^e siècle, le nombre des catéchumènes diminue progressivement, celui des baptêmes d'enfants augmente, l'aspect baptismal de la veillée pascale tend à s'estomper en beaucoup d'églises. La messe de la vigile est elle-même en perte d'intérêt, par suite du déplacement d'horaire : la messe du dimanche matin prend un aspect plus solennel que la messe de la vigile, anticipée dans la soirée du samedi. « L'aspect sacramentel de la veillée s'estompe donc et les fidèles ne se sentent plus compromis dans la mort et la vie du Christ comme ils l'étaient antérieurement⁷⁵. » On essaie alors de pallier ce défaut par une amplification du symbolisme rituel : la bénédiction de l'eau

73. H. JENNY, *Pourquoi renouveler les engagements du baptême dans la Nuit de Pâques?* dans *La Maison-Dieu*, 28 (1951), pp. 68-69.

74. Th. MAERTENS, *La Vigile pascale est-elle en perte de vitesse?* dans *Par. et Lit.*, 43 (1961), pp. 1-10.

75. *Ibid.*, p. 4.

baptismale se charge d'un nombre imposant de rites originaux et spectaculaires; n'ayant plus guère l'occasion de participer à un baptême, au cours de la veillée, à titre de néophyte, de parrain ou de membre d'une communauté de foi, le fidèle se borne à se rappeler son baptême en voyant bénir l'eau baptismale. De même le luminaire de la Nuit pascale, qui avait toujours été signe de joie, devient le sujet d'une cérémonie suggestive, la bénédiction et l'ostension du cierge pascal, alors que la veillée va se terminer à l'apparition de la première étoile. C'est la phase « symbolique » de l'histoire de la vigile pascale.

Elle fut bientôt suivie (ou même accompagnée, en pays gallicans) de la phase « historiciste », lorsque, sous l'influence de la liturgie de Jérusalem, on se préoccupa de reconstituer, tout au long de la semaine sainte, les circonstances de la passion. Désormais, le fidèle qui participe aux rites de la quinzaine pascale « aura tendance à regarder la mort et la vie du Christ comme un événement ancien qu'on remémore, qu'on mime même, mais comme de l'extérieur : il n'aura plus l'impression qu'avaient ses ancêtres, en participant à un baptême, de revivre eux-mêmes, dans le rite sacramentel, cette mort et cette vie⁷⁶ ».

Le dernier degré de la décadence est atteint dans la phase « folklorique », quand les dévotions populaires, issues sans doute de la liturgie (thème du feu qui doit naître de la pierre, morceaux du cierge pascal emportés chez eux par les fidèles, eau bénite dans les maisons, œufs de Pâques, agneau bénit, cloches, etc.), prennent le pas, dans l'esprit et le cœur des fidèles, sur la liturgie elle-même.

Certes, « on se gardera d'être étroitement intégriste en cette matière et si l'on se dit que ces quatre alluvions intéressent un public différent, on pourra les conserver toutes et les animer les unes par les autres. Mais, précisément, on a trop souvent oublié d'animer ces rites les uns par les autres et surtout de placer l'aspect sacramentel au centre de tout le reste. Peu important, au fond, l'origine et l'inspiration des rites; ce qui importe par-dessus tout, c'est la catéchèse qu'on en fait et la signification sacramentelle qu'on leur donne. Il n'est pas superflu de chanter une longue bénédiction de l'eau si la catéchèse a préparé les esprits à y voir un hymne au renouveau baptismal, qui se renouvelle une fois encore en nous dans cette vigile. Mais si l'attention des fidèles se porte exclusivement sur l'eau comme symbole et comme « chose », un ferment de décadence s'introduit dans la Vigile et on n'aura plus là de quoi alimenter sérieusement la foi des fidèles. C'est bien la leçon fondamentale qui se dégage

76. *Ibid.*, p. 5.

des siècles d'histoire qui ont enseveli la Vigile dans l'oubli, n'en laissant subsister qu'un peu de folklore et de symbolisme⁷⁷ ».

Redécouverte capitale; elle est du reste le fait de la plupart des théologiens qui se sont penchés à notre époque sur le mystère pascal. Pour faire entrer les chrétiens d'aujourd'hui dans le dynamisme du mystère, il importe avant tout de leur donner la conviction que les sacrements de Pâques leur permettent de revivre eux-mêmes, en Église et personnellement, la mort et la vie du Seigneur. Cela suppose que, par une catéchèse très poussée, on assure l'unité de tous les rites de la quinzaine pascale, l'unité des couches « symbolique » et « historiciste », voire « folklorique », « avec le plan fondamental, central, unique et primordial, celui des sacrements⁷⁸ ».

2. Les sacrements de Pâques.

a) *Le baptême, sacrement pascal.* La question historique n'est pas encore parfaitement tirée au clair. Il semble cependant que dès avant le 3^e siècle l'usage se soit établi en beaucoup d'endroits d'administrer le baptême au cours de la Nuit pascale, de préférence à tout autre moment (témoignages de Tertullien et d'Hippolyte). A partir du 4^e siècle au moins, quand s'organise le catéchuménat, le baptême solennel fut obligatoirement réservé à cette veillée annuelle. Saint Basile n'avait pas de peine à justifier cette institution : « Quel temps, disait-il, a plus d'affinité avec le baptême que le jour de Pâques ? Ce jour est le mémorial de la Résurrection; le baptême est un germe de résurrection. Recevons donc au jour de la Résurrection la grâce de la résurrection⁷⁹. »

Les fondements théologiques du caractère pascal du baptême sont clairement indiqués par saint Paul : « Ignorez-vous que, baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que tous nous avons été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle » (Rom., 6, 3-4). « Avec le Christ, par le baptême, plongés dans le tombeau, avec lui encore vous êtes ressuscités, parce que vous avez cru en la force de Dieu qui l'a ressuscité des morts » (Col., 2, 12; cf. Eph., 2, 4-6; Col., 3, 1-4). C'est au baptême que nous entrons pour la première fois dans

77. *Ibid.*, p. 6.

78. *Ibid.*, p. 8.

79. Saint BASILE le Grand, *Homélie 13*, 1 (P. G., 31, 424).

le dynamisme pascal, mourant avec le Christ au péché et passant, par cette mort, à la vie divine des fils de Dieu dans le Corps du Christ. Tout le développement ultérieur de la vie chrétienne, qui ne se terminera que par la résurrection glorieuse, tout son dynamisme spirituel et ecclésial prend sa source dans la mort et la résurrection baptismales. Il y a là une donnée fondamentale du christianisme que la catéchèse biblique et liturgique n'aura jamais fini d'exploiter⁸⁰.

b) *La Pâque eucharistique*. C'est l'eucharistie, sacrement des sacrements, qui est par excellence la Pâque chrétienne. Toute eucharistie, à quelque jour de l'année qu'elle soit célébrée, est pascale. « Lorsque, ensemble, nous mangeons la chair du Seigneur et buvons son sang, écrivait saint Athanase, c'est sa Pâque que nous célébrons⁸¹. » On se reportera à l'étude de théologie biblique, très fouillée, du P. Féret, rappelée ci-dessus⁸².

c) *La confirmation*. Le caractère pascal du baptême et de l'eucharistie se retrouve, dans une certaine mesure, en tous les sacrements. Tous sont des attestations de la foi de l'Église au Christ qui, par sa mort et sa résurrection, a réconcilié l'humanité avec Dieu, l'expression authentique du culte inauguré par l'unique Médiateur dans sa Pâque sanglante et glorieuse, les canaux par lesquels la grâce pascale se répand dans l'humanité. Mais la liaison liturgique entre la solennité pascale et la célébration du baptême ne s'étend pas nécessairement à chacun des sacrements. Elle s'étendrait cependant à bon droit à la confirmation qui est, avec le baptême et l'eucharistie, un des sacrements de l'initiation chrétienne. *Confirmatione baptismus perficitur*. L'initiation baptismale à la vie pascale n'est pas complète sans la confirmation⁸³.

d) *La pénitence*. Si la réconciliation solennelle des pénitents, au jeudi saint, toujours inscrite dans le Pontifical romain, est tombée en désuétude, le sacrement de pénitence reste théologiquement relié au mystère de Pâques, duquel découle pour nous tout pardon divin. La confession pascale n'est pas seulement le minimum de pratique sacramentelle imposée par les commande-

80. Sur le baptême comme sacrement pascal, on relira avec profit : J. DANIELOU, *Bible et liturgie* (coll. « Lex orandi », 11), Paris, 1951, *passim*; *Baptême, Pâque, Eucharistie*, dans *Communion solennelle et profession de foi* (« Lex orandi », 14), Paris, 1952, pp. 117-128.

81. Saint ATHANASE d'Alexandrie, *Lettre 4* (P. G., 26, 1379).

82. H.-M. FÉRET, *étude citée*, pp. 222 ss. Voir aussi J. GAILLARD, *Les Solennités pascales*, 3^e éd., Paris, 1961, pp. 17-22, 101-104, etc.

83. A.-G. MARTIMORT, *La Confirmation*, dans *Communion solennelle et profession de foi*, *op. cit.*, pp. 159-201.

ments de l'Église; elle n'est pas simplement la condition préalable de la communion pascale, dont elle pourrait du reste être séparée dans le temps. Si les chrétiens se confessent de préférence au moment de Pâques, c'est surtout pour retrouver la fraîcheur de la grâce baptismale, entrer plus avant dans le dynamisme de la Pâque du Seigneur, en réalisant, chacun personnellement, la « mort au péché » (Rom., 6, 1-14) et en bénéficiant, une fois de plus, de la purification par le Sang rédempteur (Hébr., 9, 14). Une oraison de l'ancienne messe pour la réconciliation des pénitents rapprochait la pénitence du baptême dans l'unité du mystère pascal :

Dieu tout-puissant éternel, accordez, nous vous en prions, à tous vos serviteurs d'entrer si pleinement et si parfaitement dans tous les mystères de la fête pascale, que la piété de leurs cœurs reconnaisse sans hésitation combien ils doivent se réjouir de voir affermie (par la pénitence) la glorification de ceux qui renaissent dans le Christ (par le baptême)...

On peut se demander s'il n'y aurait pas profit, pour remettre en honneur la primauté du sacrement dans la solennité pascale, sinon de revenir à l'antique réconciliation des pénitents, du moins d'instituer une véritable *célébration* du sacrement de pénitence à l'approche de Pâques, « cérémonie qui respecte tous les éléments du sacrement, mais leur restitue une note pascale et communautaire qui permet de faire participer visiblement les fidèles au mystère rédempteur de mort et de vie⁸⁴ ».

3. Unité du sacrement pascal.

Le baptême (complété par la confirmation) et l'eucharistie (préparée par la pénitence) ne peuvent pas être séparés l'un de l'autre. C'est ensemble qu'ils constituent ce qu'on peut appeler *le sacrement pascal*. C'est par ce « sacrement » que nous sommes plongés dans la mort et la résurrection du Christ, c'est par ce « sacrement » que l'Église entre dans le dynamisme de la Pâque. Le R. P. Daniélou a très heureusement montré, suivant les Pères, l'unité du baptême et de l'eucharistie sur le plan des figures, sur le plan des rites et sur le plan du contenu⁸⁵. Seulement, cette participation à la passion et à la résurrection du Christ, au mystère pascal, qu'opèrent ensemble le baptême et

84. Th. MAERTENS, *art. cit.*, p. 9. J. GAILLARD, *op. cit.*, pp. 92-94.

85. J. DANIELOU, *Baptême, Pâque, Eucharistie, loc. cit.*, pp. 128-133. Voir aussi L. BEAUDUIN, *Baptême et Eucharistie*, dans *La Maison-Dieu*, 6 (1946), pp. 56-75.

l'eucharistie, ils l'opèrent sous des aspects différents. Le baptême est l'inchoation de ce que l'eucharistie achève en plénitude⁸⁶. Le sacrement pascal existe donc sous deux formes, l'une unique et irrévocable, l'autre multiple et destinée à être répétée⁸⁷.

4. *Initiation et renouveau.*

L'unité du sacrement pascal explique que Pâques soit, indistinctement, la solennité de l'initiation chrétienne (surtout en Occident), la grande Nuit sacramentelle, durant laquelle l'Église, Vierge et Mère, enfante de nouveaux « fidèles », et la solennité du renouveau pour les chrétiens « adultes », la *Pascha annotinum* de l'Église entière, l'anniversaire commun de tous nos baptêmes et de toutes nos premières communions.

L'initiation pascale demeure une réalité actuelle en des paroisses de plus en plus nombreuses, où les baptêmes d'adultes sont fréquents, non seulement dans les pays de mission proprement dits, mais aussi dans les communautés missionnaires des milieux déchristianisés. Le renouveau du catéchuménat permet de réaliser l'accueil et la prise en charge des néophytes par la communauté croyante, tandis qu'il est plus difficile de mobiliser toute une communauté de foi autour de nouveau-nés. On a essayé, et réussi ici ou là, un élargissement de l'initiation baptismale, en plaçant au cours de la veillée pascale la communion solennelle des enfants et le renouvellement de leur profession de foi⁸⁸. D'autres y voient un danger d'« infantilisme ». Pour que la communauté croyante se sente vraiment engagée dans l'accueil de ces enfants qui accèdent à une participation personnelle et réfléchie au mystère pascal, il est nécessaire qu'elle ait été intéressée tout au long du carême à leur préparation, que soient trouvées « des formules modernes de scrutin... engageant entre l'enfant et la communauté un dialogue et des liens qui ne cesseront plus⁸⁹ ».

Quant au renouveau baptismal auquel l'Église invite tous les chrétiens durant la Nuit pascale, le P. Daniélou a fait justement remarquer que la vraie rénovation du baptême, c'est l'eucharistie. L'eucharistie est le mémorial efficace de la nouvelle et éternelle alliance, contractée substantiellement par le sang du

86. Saint AMBROISE de Milan, *De Mysteriis*, 54-59 (éd. B. BOTTE, « Sources chrétiennes », Paris, 1949, pp. 126-128).

87. Saint CYPRIEN de Carthage, *Ep.* 63, 8. Saint THOMAS enseigne que le baptême est « ordonné » à la réception de l'eucharistie (III^e P., q. 65, a. 3).

88. H. JENNY, *art. cit.*

89. Th. MAERTENS, *art. cit.*, p. 9.

Christ sur la croix et sanctionnée par sa résurrection, mais contractée par chaque chrétien au baptême. Elle est donc le mémorial efficace de notre baptême. « Elle nous empêche d'oublier l'événement essentiel de notre histoire et elle en renouvelle en nous les effets sanctifiants⁹⁰. » La profession de foi collective, qui fait maintenant partie du rituel romain de la vigile pascale, comme renouvellement de l'engagement baptismal, doit donc être mise en relation très étroite avec l'eucharistie qui achève la veillée : elle y prépare immédiatement⁹¹.

5. Conclusion.

La Pâque sacramentelle est donc principalement et fondamentalement eucharistique. C'est dans la célébration du saint sacrifice et la communion que la Nuit très sainte trouve son sommet et sa plénitude. « Pâques constitue donc un passage réel du deuil à la joie, de la mort à la vie. Or, ce qui marque ce passage, ce qui le réalise spirituellement et liturgiquement, c'est la rupture du jeûne, et celle-ci se fait par la célébration du Mémorial eucharistique, par la réactualisation sacramentelle de tout le *transitus* de notre *Kyrios*, qui passe encore de ce monde à son Père⁹². » « Par la souffrance, il nous a délivrés de la souffrance; par la mort, il a vaincu la mort et par la nourriture visible (sacramentelle), il nous a procuré sa vie immortelle⁹³. »

C'est principalement dans la communion au sacrifice de louange de la *Nuit pascale*, que l'Église passe avec le Seigneur de la mort à la vie triomphante, de ce monde-ci au monde nouveau. Puisque, dans la pratique actuelle, cette communion eucharistique n'est plus unique, non seulement dans la semaine sainte, mais même durant le triduum pascal, il importe de souligner, dans la catéchèse mystagogique, la valeur relative des autres eucharisties par rapport à celle de la Grande Nuit. L'élaboration doctrinale a été, sur ce point, à peine esquissée jusqu'à

90. J. DANIELOU, *loc. prox. cit.*, p. 132. L'auteur voit dans l'AMEN que le fidèle devrait répondre aux paroles du prêtre lui présentant l'eucharistie un acte d'adhésion à l'alliance et par conséquent « la forme normale, inscrite dans la liturgie, du renouvellement des promesses du baptême ».

91. C'est, en somme, quelque chose comme un AMEN développé et orchestré. Lire A.-M. ROGUET, *Que signifient les engagements du baptême et la profession de foi?* dans *Communion solennelle et profession de foi*, *op. cit.*, pp. 135-156.

92. J. HILD, *Le samedi saint*, *art. cit.*, p. 116. Cf. J. HILD, *Dimanche et vie pascale*, Turnhout-Paris, 1949, p. 297.

93. *Homélie inspirée du Traité sur la Pâque*, d'HIPPOLYTE, 49 (trad. NAUTIN, « Sources chrétiennes », Paris, 1950, p. 174).

maintenant : ce serait un des points déficitaires de notre bilan. Un travail d'approfondissement s'impose pourtant, si l'on veut éviter la dégradation de la Nuit pascale sous son aspect essentiel, qui est sacramentel. « Il ne s'agit pas de se montrer plus catholique que le pape et de mépriser les fidèles qui communient le jeudi saint ou le matin de Pâques. Mais ne pense-t-on pas que s'ils connaissaient les dimensions pascales de l'eucharistie, ses dimensions baptismales, le renouveau spirituel qu'elle opère, la mémoire de la mort et de la résurrection qu'elle signifie, beaucoup de fidèles seraient bien sensibles aux exigences de la participation à l'eucharistie de la vigile pascale⁹⁴ ? »

Oui, à condition qu'on leur montre en même temps que les communions de la semaine sainte conduisent à celle de la Nuit de Pâques, par une sorte de *climax* liturgique et spirituel. Chaque étape des solennités donne à l'identification de l'Église au Christ, notre Pâque, par la communion eucharistique, une nuance spirituelle qui lui est propre. La messe du soir de la Cène et la communion du vendredi saint (qui appartient à la même messe) identifient le communiant au Christ qui se livre par amour et accepte la mort par obéissance au Père, pour notre salut. Elles sont *ordonnées* à la plénitude du mystère, lequel se consomme dans la communion de la Nuit pascale, en unissant l'Église au Seigneur triomphant, qui donne au monde la vie divine par sa résurrection⁹⁵. Quant à la seconde célébration eucharistique du dimanche (messe *Resurrexi*) et aux messes de l'Octave, elles ont pour objet propre de rendre grâces pour la vie nouvelle répandue à flots dans la Nuit sainte. « Mais l'Église ne perdra jamais de vue que le soleil de Pâques jaillit des profondeurs de la Nuit bienheureuse⁹⁶. »

B. L'APPOINT DES SACRAMENTAUX

La participation de l'Église à la Pâque du Christ, principalement et foncièrement sacramentelle, est orchestrée par tout un développement de symbolisme rituel, lié à des thèmes bibliques : dans la liturgie de la Nuit pascale, le cierge pascal et le thème de la lumière, la bénédiction des fonts et le thème de l'eau, les cérémonies qui accompagnent le baptême; au soir de la Cène, le lavement des pieds; le vendredi saint, l'adoration de la Croix; la procession du dimanche des Rameaux, etc.

94. Th. MAERTENS, *art. cit.*, p. 9.

95. Quelques indications dans J. GAILLARD, *op. cit.*, pp. 102, 134-135, 198.

96. P. JOUNEL, dans *La Croix* du 12 avril 1957.

A cet égard, deux écueils sont à éviter. Le premier, et le plus menaçant sans doute, serait de mettre tout sur le même plan, et de donner autant, ou plus d'importance, aux rites « symboliques », aux thèmes secondaires, à la reconstitution symbolico-historique de la Passion et de la résurrection, qu'aux actes proprement sacramentels de la Pâque chrétienne. Il y aurait là, on l'a dit, un danger de dégradation pour la liturgie pascale, et en particulier pour la Vigile nocturne, dont les fidèles se lasseraient vite s'ils ne s'y sentent pas intéressés par le mouvement même de leur vie chrétienne.

Le second écueil, à l'opposé, serait de minimiser la valeur propre que possèdent *les sacramentaux*, théologiquement et liturgiquement. Car ces rites secondaires sont des gestes de l'Église, porteurs de sa prière et doués par le fait même d'une réelle, quoique relative, efficacité. Leur intérêt n'est pas seulement « pédagogique ». Ils font partie du *totius Ecclesiae mirabile sacramentum* qu'une ancienne oraison de la vigile pascale présentait au regard de Dieu. Il y a peut-être trop tendance, chez certains liturgistes actuels, à méconnaître, entre les sacrements proprement dits et un symbolisme purement humain, la valeur propre des signes institués par l'Église et porteurs de sa prière efficace.

L'équilibre sera maintenu si l'on est attentif à la subordination des sacramentaux par rapport aux sacrements proprement dits : les rites secondaires *préparent* les âmes aux sacrements, par l'accroissement de la dévotion, et ils en *affermissent* les effets. Dans une célébration, tout n'est pas sur le même plan, mais tout se tient ; c'est un ensemble organique, dans lequel chaque élément a sa fonction propre. Il importerait, de ce point de vue, de déterminer avec précision le rythme de chacune des liturgies pascales, et celui de la quinzaine pascale tout entière, un peu comme on analyse le rythme d'une pièce grégorienne : en dégager le sommet, les élans et les repos, les points d'appui, les purs ornements, etc. On verrait que tous les rites, quelle que soit leur origine, s'ordonnent à la participation vitale des fidèles à la Pâque du Seigneur par le baptême et l'eucharistie.

A la frange des sacramentaux et de la liturgie, s'est développé un « folklore » pascal. Il y a peu de choses à en dire du point de vue doctrinal. Signalons toutefois qu'on a fait valoir, à bon droit, la nécessité de ne pas rompre avec les formes populaires d'expression du mystère chrétien, si l'on veut trouver un point d'équilibre entre le « sacramentel » et l'« évangelique »⁹⁷.

97. M.-D. FORESTIER, *Réflexions sur l'économie pastorale de la Vigile pascale*, dans *La Maison-Dieu*, 41 (1955), pp. 128-131; P. JOUNEL,

C. L'EXPÉRIENCE SACRAMENTELLE ET LITURGIQUE DE LA PAQUE,
ALIMENT DE LA FOI

Au plan des sacramentaux trouve place aussi *la proclamation de la Parole de Dieu*, qui est un élément primordial de la liturgie. Il y aurait lieu d'étudier le rôle qu'elle joue dans la Pâque de l'Église, spécialement dans les *vigiles* (synaxes de lecture et de prière) du vendredi saint et de la Nuit pascale. La vigile du vendredi saint est une synaxe « aliturgique », puisqu'elle ne comporte pas la célébration du sacrifice eucharistique (le titre d'*actio liturgica* que lui donnent les textes de 1955 est donc assez inattendu et paradoxal). Quant à la veillée de lecture et de prière de la Nuit pascale, qui s'achève en célébration sacramentelle, elle constitue la réponse de l'Église au précepte de *veiller et prier* en attendant le passage du Seigneur.

A la proclamation de la Parole de Dieu se rattachent d'une part l'office de la louange divine, auquel les fidèles participent malheureusement assez peu de nos jours, mais qui tient cependant une place importante dans la préparation de la Pâque sacramentelle, comme méditation ecclésiale du mystère pascal, au moins pour les prêtres eux-mêmes (et la préparation spirituelle des pasteurs rejaille sur leurs ouailles); d'autre part, les développements que la tradition patristique et liturgique a donnés aux thèmes bibliques, fondamentaux ou dérivés, du mystère pascal. Qu'est-ce que la catéchèse actuelle doit retenir de ces développements? Sur ce point, il faut rappeler l'apport très riche des travaux du R. P. J. Daniélou⁹⁸; la faiblesse en serait peut-être un discernement insuffisamment poussé de ce qui, dans l'enseignement ou les réflexions des Pères, demeure valable pour une catéchèse adaptée à notre temps.

En célébrant l'acte liturgique (sacrements, sacramentaux, audition de la Parole), les chrétiens (prêtres et fidèles) font une certaine *expérience* des vérités de la foi proclamées et célébrées par la liturgie. Il y a là un mode de connaissance privilégié, par expérience ou participation, qui n'a guère encore été étudié de façon systématique⁹⁹.

ibid., p. 152; I.-H. DALMAIS, *Le Triduum sacrum dans la liturgie byzantine*, *ibid.*, pp. 118-127 (on y joindra des témoignages récents sur la popularité que la fête de Pâques a gardée en Russie soviétique, en grande partie, semble-t-il, par le folklore, les « gâteaux de Pâques »).

98. J. DANIELOU, *Bible et liturgie*, etc.

99. On trouvera des jalons dans I.-H. DALMAIS, *Le « mystère »*, introduction à la théologie de la liturgie, dans *La Maison-Dieu*, 14 (1948), pp. 74-76. Cf. *Revue Thomiste*, 57 (1957), pp. 531-533.

Du moins, la mise en œuvre de cette expérience liturgique a-t-elle été orientée et guidée, en ce qui concerne les célébrations pascales, par d'excellents ouvrages que ce bilan n'a pas encore présentés, parce que c'est exactement ici qu'il faut signaler leur contribution propre au renouveau doctrinal du mystère pascal. Il s'agit en premier lieu du livre classique du R. P. Louis Bouyer, *Le Mystère pascal*, qui se présentait comme une « Méditation sur la liturgie des trois derniers jours de la semaine sainte¹⁰⁰ ». Cet ouvrage a atteint magnifiquement son but, qui était de « montrer quelles richesses découvre la Parole divine dont la liturgie est faite, soit que celle-ci l'ait prise directement à l'Écriture, soit qu'elle l'ait puisée à la tradition des saints Pères » et de « faciliter le passage de la liturgie elle-même à ces fontaines jaillissantes où elle s'abreuve¹⁰¹ ». On trouvera des recherches et des résultats analogues dans l'opuscule de Ch. Becker sur la Nuit pascale¹⁰², dans les commentaires de Mme Æmiliana Loehr¹⁰³ et dans le cahier de la Pierre-qui-vire sur la spiritualité pascale¹⁰⁴.

Il serait intéressant d'énumérer et de regrouper systématiquement les thèmes doctrinaux que ces auteurs ont dégagés de la liturgie pascale. Il apparaîtrait ainsi que le mystère pascal, dans son « dynamisme » vivifiant, est au centre de tout le dogme chrétien et de la vie chrétienne. Le R. P. Bouyer, en particulier, montre bien, tout au long de son livre, comment le christianisme tout entier se noue dans l'unité de la Cène, de la Croix et de la Résurrection, dans l'indivisibilité du mystère pascal.

D. PRÉSENCE DU MYSTÈRE PASCAL DANS LES MYSTÈRES

Pour Dom Casel et pour ses disciples, Dom B. Neunheuser et surtout Dom V. Warnach, moines de Maria-Laach, le *Pascha* est une donnée essentielle de la « théologie des mystères » : c'est

100. L. BOUYER, *Le Mystère pascal (Paschale sacramentum)*, méditation sur la liturgie des trois derniers jours de la semaine sainte (coll. « Lex orandi », 4), 1^{re} éd., 1945; 5^e éd., revue et augmentée, 1957.

101. *Ibid.*, préface, pp. 7-8.

102. Ch. BECKER, *Wahrhaft selige Nacht*, Eine Theologie der Ostersnacht, Fribourg-en-Brigau, 1953; traduit en français (*La Nuit pascale*) par B. LAVAUD, avec une introduction de J.-A. JUNGSMANN, Paris, 1954.

103. Æ. LOEHR, *Die heilige Woche*, Ratisbonne, 1957; traduit en français (*Les Mystères de la Pâque*) par une moniale dominicaine d'Unterlinden, Paris, 1958.

104. Cahiers de la Pierre-qui-vire, *Spiritualité pascale*, Paris, 1957.

parce que le Seigneur Jésus-Christ est *passé* de la vie mortelle de ce monde à la vie glorieuse du monde céleste, qu'il a brisé les frontières du temps et que son œuvre salvifique, devenue transcendante au temps de ce monde, peut retrouver dans les mystères sacramentels et liturgiques une « présence », une « actualité », qui n'est certes pas d'ordre historique, mais de l'ordre *sui generis* du mystère. « (Pâques) Passage du Seigneur par lequel se communique, au travers du temps et de l'espace, l'acte unique du salut : le passage du Christ à son Père par la mort rédemptrice qui lui mérite, avec la victoire sur le dernier ennemi, la glorification et la seigneurie universelle; toute la liturgie sacramentelle ne sera que l'explication de cet aspect du mystère pascal où, dans le Christ et avec le Christ, l'homme passe à la vie divine et à l'héritage du Père¹⁰⁵. »

Que peut-on retenir de cette « théologie des mystères » ? La systématisation de Dom Casel, sous la forme qu'il lui a donnée, est de plus en plus critiquée et assez généralement délaissée¹⁰⁶. Mais l'accord semble aussi se faire peu à peu pour en retenir un certain apport positif. Notamment pour reconnaître que la réactualisation du mystère sauveur dans les mystères cultuels de l'Église assure un contact réel entre chaque croyant et l'événement passé de Pâques, sans évacuer le temps du monde. Le Christ glorieux continue de toucher et de sanctifier les hommes, tout au long de l'histoire, par l'action même de ses actes historiques en ce qu'ils avaient d'unique et d'irréversible. Mais c'est parce que le Christ ressuscité participe à l'éternité de Dieu qu'il peut continuer d'être présent à chaque moment de notre histoire. Les mystères historiques de la vie du Christ, qui étaient personnellement des actes de l'Homme-Dieu, sont une réalité durable et permanente dans le mode d'existence glorifiée du Seigneur¹⁰⁷. En ce sens, le dynamisme pascal est une réalité

105. I.-H. DALMAIS, *Le « mystère »...*, p. 84.

106. Un bilan de la « théologie des mystères » a été esquissé dans la *Revue Thomiste*, 57 (1957), pp. 535 ss. (J. GAILLARD, *Chronique de liturgie*). On y ajoutera : H. BOUËSSÉ, *Le sacrifice de la messe*, *ibid.*, pp. 499-509 (une nouvelle explication théologique); J.-H. NICOLAS, *Réactualisation des mystères rédempteurs dans et par les sacrements*, *ibid.*, 58 (1958), pp. 20-54; F.-X. DURRWELL, *La Résurrection de Jésus, mystère de Salut*, pp. 246-251, 273 ss.; Cl.-J. GEFFRÉ, *Les sacrements et le temps*, dans *La Maison-Dieu*, 65 (1961), pp. 96-108; J. GUITTON, *Le mystère de la messe, présence de l'éternité dans le temps*, *ibid.*, pp. 144-154; P. WEGENAER, *Heilsgegenwart. Das Heilswerk Christi und die virtus divina in den Sakramenten unter besonderer Berücksichtigung von Eucharistie und Taufe*, Münster, 1958.

107. E. H. SCHILLEBEECKX, *Le Christ, sacrement de la rencontre de Dieu. Étude théologique du salut par les sacrements* (« Lex orandi », 31), Paris, 1960, pp. 84-89.

« éternellement actuelle », à laquelle nous participons d'une façon renouvelée et progressive dans les mystères liturgiques.

III

LE MYSTÈRE PASCAL DANS LA LITURGIE : Le dynamisme pascal est au centre du développement liturgique

A. LE SENS DYNAMIQUE DE LA PAQUE CHRÉTIENNE N'A PAS ÉTÉ MODIFIÉ PAR LE DÉVELOPPEMENT DES RITES

Le sens profond de la Pâque chrétienne, qui repose sur des bases théologiques immuables, n'a pas été modifié par l'évolution des rites et des pratiques liturgiques. Certes, le fléchissement de l'esprit liturgique a pu l'obscurcir dans la mentalité commune des fidèles, pendant des siècles. Mais il reste inscrit, et très lisiblement, dans la liturgie elle-même, surtout depuis la « restauration » de 1951-1956.

1. *La nuit pascale.*

La veillée liturgique de la Nuit de Pâques demeure le moment essentiel de la Pâque chrétienne. Sans doute, ce fait n'est-il plus aussi évident qu'aux temps lointains où la célébration de la vigile nocturne constituait le tout de la liturgie de Pâques. Du moins la restauration de cette veillée aux heures nocturnes pour lesquelles elle avait été faite l'a-t-elle remis en pleine lumière. L'essentiel de notre Pâque, c'est la veillée pascale : ne considérer toujours celle-ci que comme une préparation à la fête du lendemain est une aberration, du point de vue de la tradition¹⁰⁸. Du point de vue de *la* tradition : non pas d'une certaine tradition liturgique, simplement; mais de la doctrine traditionnelle de l'Église sur le mystère pascal.

Cette tradition ne repose pas sur un choix arbitraire. Il faut constater que, d'après la nature même des choses, la célébration nocturne est ce qu'il y a de plus apte à signifier le *transitus*, le passage de la mort à la vie, du monde terrestre au monde divin. « La vigile est la célébration la plus adéquate pour réaliser le double aspect de mort et de vie. Dans l'antique notion chré-

108. B. BOTTE, *art. cit.*, p. 93.

tienne, en effet, Pâques est essentiellement un *transitus*, un mystérieux passage à la vie par la mort... On s'unit au Seigneur pour communier à sa passion, pour avoir part à sa charité héroïque et pour passer ensuite avec lui à la vie nouvelle et spirituelle... Voilà pourquoi, très tôt, dès l'âge apostolique sans doute, la célébration de Pâques revêt l'aspect d'une veillée nocturne, d'une attente mystique, étayée d'un jeûne sacré plus ou moins rigoureux et prolongé¹⁰⁹. »

« Ce grand passage de la croix à la gloire, de ce monde à Dieu le Père, du tombeau à la vie divine, ce passage de la nuit au jour, a été non seulement préfiguré, mais préparé et réalisé dans l'histoire rédemptrice, par un autre passage (et c'est le même en esquisse), celui du peuple hébreu sortant d'Égypte dans la nuit de Pâques¹¹⁰. » Rien ne pouvait mieux que le passage de la nuit au jour dans une seule et même célébration sacramentelle, symboliser « la liaison vitale, mystérieuse, divine entre la croix et la gloire ». Car, « le message propre à Jésus, au christianisme, c'est que du tombeau sort un vivant, de notre tombeau du péché surgit la réalité de la vie divine... Ce n'est pas une mort suivie d'une résurrection; c'est une résurrection surgissant de la mort, c'est la vie jaillissant de la croix¹¹¹ ».

Avouons cependant que les décrets de la Sacrée Congrégation des Rites, qui ont « restauré » la liturgie pascale, ne se sont peut-être pas exprimés à ce sujet avec toute la clarté que l'on aurait pu souhaiter. Le décret du 9 février 1951 commençait certes par rappeler que la vigile pascale fut célébrée dès l'antiquité avec la plus grande solennité : *Dominicae Resurrectionis vigiliam quam « matrem omnium sanctarum vigiliarum » S. Augustinus appellat, maxima solemnitate, inde ad antiquissimis temporibus, celebrare consuevit Ecclesia¹¹²*. » Il ajoutait aussitôt que la célébration de cette vigile *horis peregebatur nocturnis, quae Domini praecedunt Resurrectionem* et le texte du nouveau rite était présenté comme *Ordo Sabbati Sancti*. Certains esprits n'en seraient-ils pas induits à considérer encore cette « vigile » comme une préparation à la Pâque, plutôt que comme son moment essentiel ? Les *Ordinationes*, jointes au décret du 11 janvier 1952, prolongeant l'expérience, faisaient un pas en avant, en soulignant que la veillée pascale est le terme du carême : *Iuvat inprimis fideles tempore quadragesimali congruis praeparare instructionibus ad fructuosam sacrae vigiliae pas-*

109. J. HILD, *art. cit.*, p. 145.

110. H. JENNY, *art. cit.*, p. 67.

111. *Ibid.*

112. *Decretum S.R.C.*, 9 feb. 1951. *A.A.S.*, 43 (1951), p. 128.

*chalis celebrationem, et praesertim ad solemnem renovationem promissionum baptismatis*¹¹³. C'était dire, implicitement tout au moins, que là se trouve le cœur de la liturgie pascale, étant bien entendu que ce renouvellement des engagements sous la forme d'une profession de foi, reste ordonné à l'eucharistie qui achève la veillée¹¹⁴.

Le décret *Maxima redemptionis nostrae mysteria* du 16 novembre 1955, dans son résumé historique *ab apostolica inde aetate*, ne mentionnait en fait que le triduum pascal, tel que l'a décrit saint Augustin, sans allusion au temps où la Nuit pascale était le tout de la fête de Pâques. L'*Instructio* jointe à ce décret présente encore la veillée comme une attente de la résurrection du Seigneur, mais dans un contexte qui semble bien exclure la messe nocturne de cette attente, pour lui donner par conséquent, au moins implicitement, sa valeur propre de célébration essentielle de la Pâque¹¹⁵. Les lignes suivantes visent à définir le caractère même de la veillée : *Huius vero vigiliae propositum et finis in eo est, ut liturgica actione demonstretur et recolatur, quomodo ex morte Domini nostra promanaverit vita, et gratia*¹¹⁶. La formule est excellente : on peut y retrouver tout le « dynamisme » de l'antique notion de Pâques, pourvu que l'on donne aux mots *demonstretur* et *recolatur* un sens assez compréhensif pour signifier non seulement un souvenir et une démonstration n'intéressant que les puissances de connaître, mais tout le réalisme surnaturel de l'*actio liturgica*. Ce réalisme aurait pu être souligné un peu plus loin, à propos des différentes parties de la liturgie nocturne. Mais, quand il a été dit que la bénédiction de l'eau nous rappelle la grâce reçue du Christ dans le baptême, et que la rénovation des promesses nous engage

113. *Decretum S.R.C.*, 11 jan. 1952, *Ordinationes*, I, 1. A.A.S., 44 (1952), p. 50.

114. Dans le rite même de ce renouvellement, l'*Ordo Sabbati Sancti* de 1952 corrigeait heureusement, sur une suggestion de M. Eugenio VIALE, dans *La Maison-Dieu*, 26 (1951), p. 50, *expectans* en *celebrans* (*eiusdem gloriosam resurrectionem*).

115. *Instructio S.R.C.*, 16 nov. 1955, I, 2, d). A.A.S., 47 (1955), p. 843 : « Oportet in primis, ut fideles de peculiari natura liturgica sabbati sancti diligenter edoceantur. Est autem dies summi luctus, quo Ecclesia ad sepulcrum Domini immoratur, passionem eius et mortem meditando; a sacrificio Missae, sacra mensa denudata, abstinendo; usque dum, post solemnem vigiliam seu nocturnam Resurrectionis expectationem, locus detur gaudiis paschalibus, quorum abundantia in sequentes dies exundat. » Cela pourrait être dit plus nettement; on le devine cependant : la messe de la Veillée réalise le passage de l'attente à la fête, du *summum luctus* aux *gaudia paschalia*.

116. *Ibid.*, pp. 843-844.

à lui rendre témoignage par notre vie et nos mœurs, l'eucharistie pascale, qui contient de fait tout le dynamisme de notre « passage » avec le Christ, n'est mentionnée que par cette simple proposition de style rubrical : *postremo, implorato triumphantis Ecclesiae interventu, sacra vigilia solemniter Resurrectionis Missa terminatur*. Il est vrai que l'on peut tirer beaucoup de ce déterminatif : *Resurrectionis Missa...*

Enfin, le *Codex Rubricarum* du 26 juillet 1960, sans se soucier de l'*aequivocatio nominis*, proclame que la vigile de Pâques n'est pas une vigile comme les autres : *Nomine vigiliae intelligitur dies liturgicus, qui aliquod festum praecedit, et rationem habet praeparationis ad illud. Vigilia Paschatis vero, cum non sit dies liturgicus, modo sibi proprio, seu pervigilio, celebratur*¹¹⁷. Il y a une indication précieuse dans la mention de ce mode « pervigilial » de célébration. Mais n'aurait-on pas pu souligner plus fortement encore l'originalité de la Nuit pascale, et surtout sa place centrale dans la liturgie ? Les nouvelles rubriques sont encore imparfaites; sans doute, la réforme générale, consécutive au Concile, permettra-t-elle de mettre les choses au point. Ce qui importe beaucoup plus que la rédaction des rubriques, ce sont les faits liturgiques eux-mêmes : la restauration de la liturgie de la Nuit pascale, par elle-même, oblige peu à peu tous les chrétiens à reprendre conscience du dynamisme spirituel de la fête de Pâques.

2. La semaine sainte.

Le noyau primitif de la Pâque chrétienne a donc été respecté par l'évolution des usages liturgiques, quelque difficulté que l'on éprouve encore, ici ou là, à en prendre conscience. La Nuit pascale demeure l'essentiel de notre Pâque, avec son caractère de mystère complexe et dynamique, de passage de la mort à la vie : c'est le sacrifice pascal de l'Agneau et c'est la proclamation jubilante de sa résurrection; c'est aussi le mystère du peuple chrétien, entrant par le baptême et l'eucharistie dans la Pâque de son Seigneur, passant avec lui de la servitude du péché à la liberté glorieuse des fils de Dieu. C'est de ce centre qu'il faut partir, si l'on veut comprendre l'ensemble des solennités pascales, tel qu'il se déroule actuellement, au terme d'une évolution de dix-neuf siècles et après une réforme, voulue comme un retour à l'authenticité autant que comme un progrès

¹¹⁷. *Rubricae Breviarii et Missalis Romanis*, n° 28, A.A.S., 52 (1960), p. 601. *Pervigilium* signifie : « Veille prolongée, culte nocturne, pieuse veillée ».

dans l'adaptation pastorale. Le reste, c'est-à-dire la semaine sainte et l'octave pascale, « le reste est préparation ou prolongement et doit s'orienter vers le centre¹¹⁸ ».

La semaine sainte ne fait que détailler les richesses du mystère pascal, dont la célébration a été étalée sur plusieurs jours, suivant un plan qui se conforme dans une certaine mesure à celui de l'histoire évangélique. « Cela ne s'est pas fait en une fois, mais le même phénomène s'est produit dans tous les rites, preuve que cela répondait à une exigence de la conscience chrétienne. C'est d'ailleurs une loi du développement liturgique. On a de même développé les rites du baptême pour exprimer toute la richesse de l'acte sacramentel. Il s'agit donc d'une croissance organique dont il faut respecter l'harmonie et les proportions¹¹⁹. » Les *proportions* : tout ce développement reste ordonné à la Nuit pascale et doit préparer le peuple chrétien à en mieux célébrer la liturgie. Le dimanche des Rameaux, le jeudi et le vendredi saints ne devront pas être traités comme des entités plus ou moins indépendantes, ou d'importance égale, mais comme un acheminement, comme une progression de plus en plus marquée vers la Pâque. Quant à la journée du dimanche de Pâques, elle est, comme l'octave qui ne fait avec elle qu'un seul jour (non au sens rubrical du mot), un prolongement, une sorte d'*immoratio* extatique dans laquelle l'Église savoure sa bienheureuse identification avec son Seigneur ressuscité.

Autrement dit, la semaine sainte constitue la dernière étape de cette longue montée vers Pâques que fut le carême, l'étape dans laquelle la préparation se fait de plus en plus intense. Le jour de Pâques et son octave, à l'inverse, représentent les premiers moments de la bienheureuse *Pentecostè*, de cette Cinquantaine d'allégresse et de fête dans laquelle le passage mystique de la Nuit pascale a fait entrer l'Église; et les premiers moments sont ici les plus fervents, ceux où la joie festive peut se manifester le plus librement : *Haec dies quam fecit Dominus...*

Si l'on a bien compris le rapport authentique entre la Nuit de Pâques et le reste de la quinzaine pascale, on évitera de trop insister sur la reconstitution historique des événements de la Passion. Il ne s'agit que d'un cadre approximatif, permettant à ceux qui prennent part à la liturgie d'entrer peu à peu dans toutes les richesses du mystère. On se gardera de substituer une conception « historiciste » à la conception sacramentelle ou « mystérique » de la Pâque. Les remarques que faisait Dom Botte en 1955¹²⁰, dans la crainte « qu'une réforme qui aurait pour

118. B. BOTTE, *art. cit.*, p. 93.

119. *Ibid.*, p. 94.

120. *Ibid.*

elle une logique parfaite » ne vienne « rompre un équilibre et une harmonie qui ont subsisté à travers les siècles », demeurent opportunes. Certes, l'*Ordo Hebdomadae sanctae instauratus*, loin de rompre avec la tradition, a su lui rendre une vie nouvelle; mais notre catéchèse et nos adaptations pastorales doivent se garder soigneusement de donner le pas à des préoccupations d'exactitude historique sur le sens du mystère et de son dynamisme spirituel.

3. *Le triduum pascal.*

Dans la conception antique de la Pâque chrétienne, la veillée nocturne est inséparable du jeûne pascal auquel elle met fin. Ce jeûne lui-même durait ordinairement deux jours. Les deux jours de jeûne et le dimanche de la résurrection, sur lequel débouchait la Nuit de Pâques, constituèrent très tôt un triduum privilégié, autour duquel, plus tard, se construisit la quinzaine pascale.

L'histoire du triduum pascal a été esquissée par le R. P. Gy, dans *La Maison-Dieu*, en 1955¹²¹. Cette histoire apporte une précieuse confirmation au sens dynamique de notre liturgie pascale. C'est à la fin du 4^e siècle que l'on trouve une doctrine explicite du triduum pascal, chez saint Ambroise et saint Augustin. L'évêque de Milan répond à une consultation de ses collègues d'Émilie sur la manière de calculer la date de Pâques : « Il faut que nous observions non seulement le jour de la Passion, mais aussi celui de la Résurrection, en sorte que nous ayons un jour d'amertume et un jour de liesse, que ce jour-là nous jeûnions, et que celui-ci nous soyons rassasiés... C'est là ce triduum sacré (*triduum illud sacrum*)... pendant lequel (le Christ) a souffert, s'est reposé et est ressuscité; au sujet duquel il dit : Détruisez ce temple et je le relèverai en trois jours¹²² » (Jn, 2, 14). Saint Augustin, lui, rattache le triduum à la typologie de Jonas dans le poisson, que le Seigneur a lui-même appliquée aux trois jours de sa mort. Mais surtout il insiste sur le sens fondamental de la parole du Christ : c'est, dit-il, « le triduum dans lequel le Seigneur est mort et ressuscité¹²³, « le triduum très sacré du (Sauveur) crucifié, enseveli, ressuscité¹²⁴ », donc

121. P.-M. GY, *Semaine sainte et triduum pascal*, dans *La Maison-Dieu*, 41 (1955), pp. 7-15.

122. SAINT AMBROISE, *Ep.*, 23, 12-13 (P. L., 16, 1030).

123. SAINT AUGUSTIN, *De consensu Evang.*, III, 66 (P. L., 34, 1199); *Quaest. Evang.*, I, 7 (P. L., 35, 325).

124. SAINT AUGUSTIN, *Ep.*, 55, 24 (P. L., 33, 215).

allant du vendredi saint au dimanche de Pâques inclusivement.

Telle est la conception authentique du *triduum sacrum*, étroitement liée au kérygme chrétien : *Tertia die resurrexit a mortuis*. « Le fondement biblique du triduum pascal, constatait le P. Gy, est la typologie de Jonas et de la reconstruction du Temple en trois jours, c'est-à-dire l'annonce par le Christ lui-même du fait que sa mort et sa résurrection forment un couple indissoluble : c'est le même Temple qui est détruit, puis relevé en trois jours, le même Seigneur qui meurt et qui ressuscite dans le mystère d'une Pâque unique, de son Passage de ce monde au Père. Et cette Pâque du Christ mort et ressuscité, saint Ambroise souligne que l'Église la célèbre conjointement par le jeûne et le deuil du vendredi et du samedi et par la joie de l'eucharistie fêtée dans la nuit pascale : le jeûne s'oppose à cette joie et en même temps il la prépare, ne forme qu'un bloc avec elle; la célébration de la Pâque en trois jours est passage de la pénitence à la joie, du deuil à la vie¹²⁵. »

Depuis Amalraire, une nouvelle conception du *triduum sacrum* s'est imposée dans le vocabulaire courant de l'Église latine. Il n'est plus question du triduum pascal, mais des « trois derniers jours de la semaine sainte » : jeudi, vendredi et samedi. On donne comme équivalentes les expressions : *triduum ante Pascha*, *triduum mortis Christi*. Ces trois jours ont été groupés sous une même étiquette à raison de la symétrie qui s'est établie à une certaine époque entre leurs rites caractéristiques, du fait que, d'une part, la célébration de la veillée pascale avait été avancée dans la journée du samedi saint, et que, d'autre part, l'office des heures du jeudi jouissait partiellement des mêmes privilèges que celui du vendredi. Un *triduum sacrum* ainsi compris pouvait avoir un certain intérêt de commodité rubricale; il a toujours été entièrement dépourvu de valeur théologique.

Ce devrait être un corollaire du renouveau actuel du sens pascal, que d'éliminer ce triduum mal venu, qui ne suggère aucunement l'idée du passage de la pénitence à la joie et semble un organe témoin de l'anticipation de la Veillée au samedi, au profit de l'authentique triduum pascal, allant du vendredi saint au dimanche de Pâques inclusivement. Il reste encore beaucoup à faire sur ce point. Si le *Missel d'Hautecombe* indique la vraie manière de compter « les trois jours où s'accomplit le mystère

125. P.-M. GY, *art. cit.*, p. 9. Le sens du jeûne pascal dans le renouveau liturgique, jeûne eucharistique et eschatologique plutôt qu'ascétique et pénitentiel, a été vigoureusement marqué par M. P. JOUNEL, *Le jeûne pascal*, dans *La Maison-Dieu*, 45 (1956), pp. 87-92.

pascal », c'est-à-dire du soir de la Cène au soir du dimanche¹²⁶, le *Missel biblique* identifie encore « les trois grands jours » avec la fin de la Semaine sainte¹²⁷. Même le *Mystère pascal* du R. P. Bouyer, le grand livre qui a tant contribué à diffuser le renouveau pascal depuis plus de quinze ans, confirme par son sous-titre, contre les intentions profondes de l'auteur très certainement, l'opinion de ceux qui s'obstinent à rattacher la *Nox sancta* au samedi : « Méditation sur les trois derniers jours de la semaine sainte¹²⁸. »

Chose plus grave, le nouveau Code des Rubriques confirme la conception amalarienne d'un *triduum sacrum* qui laisse la Pâque en dehors de lui. Au chapitre *De Anni temporibus*, il est dit que le *Tempus Passionis*, seconde partie du *Tempus quadragesimale*, s'étend jusqu'à la messe de la Vigile pascale exclusivement¹²⁹. Puis il est précisé que la semaine allant du second dimanche de la Passion au samedi saint inclusivement s'appelle *Hebdomada sancta* et que les trois derniers jours de cette semaine sont désignés sous le vocable de *Tridui sacri*¹³⁰. Le Temps pascal va du début de la messe de la vigile pascale à l'octave de la Pentecôte¹³¹. Un peu plus loin, le *Triduum sacrum* est classé dans les jours liturgiques de première classe¹³². Encore une fois, d'un point de vue rubrical, cette répartition est claire et commode. Mais du point de vue de la doctrine du mystère pascal, on ne peut que regretter cette clarté trop logique : l'unité de la liturgie pascale est brisée par cette division des « temps liturgiques » qui ne tient pas assez compte du *Passage* du Seigneur et de son dynamisme si original.

Deux solutions seulement peuvent se défendre : ou bien ne plus parler du tout de *triduum sacrum*, ou bien restaurer la conception antique du triduum pascal : vendredi-samedi-dimanche. La première solution semble avoir été adoptée par le *Missel de Clervaux* (1960), qui donne au jeûne de toute la semaine sainte le sens d'un jeûne pascal¹³³. La seconde nous

126. *Missel romain quotidien*, traduit et présenté par les moines bénédictins d'Hautecombe, Paris, 1953, p. 490.

127. *Missel biblique de tous les jours*, Bourges, 1955, p. 603. Il est juste de signaler que *Mon premier missel biblique* (Bourges, 1960) présente les jeudi, vendredi et samedi saints sous le titre : « La Semaine Sainte », sans parler de triduum.

128. Ce sous-titre a été maintenu dans la 5^e édition (1957).

129. *Rubricae Breviarii et Missalis Romani*, cap. 8, n° 74. A.A.S., p. 608.

130. *Ibid.*, n° 75.

131. *Ibid.*, n° 76.

132. *Ibid.*, n° 91. A.A.S., p. 610.

133. *Missel quotidien, vespéral et rituel*, par les moines bénédictins de Clervaux, Turnhout-Paris, 1960, pp. 475-476.

paraît meilleure, comme étant plus apte à sauvegarder l'unité et le dynamisme du mystère : « On ne peut dissocier ce triduum durant lequel s'achève le combat du carême par la victoire d'où jaillit la joie pascale, pas plus qu'il ne faut séparer la passion de la résurrection qui en est le fruit et qui constitue avec elle le Mystère pascal¹³⁴. » Aucun doute ne peut s'élever sur le *terminus ad quem* de ce triduum : le soir du dimanche de Pâques; et il y aurait sans doute un intérêt pastoral à ressouder ainsi le bloc de la célébration pascale, la messe du jour et les vêpres de Pâques apparaissant mieux, ce qu'elles sont en réalité, comme un complément, dans la louange et l'action de grâces, de la liturgie sacramentelle de la Nuit¹³⁵. Quant au *terminus a quo*, on peut hésiter. Faut-il considérer la messe *In Cena Domini* du jeudi soir comme le début du triduum pascal proprement dit, malgré la nouvelle manière de compter les jours liturgiques de minuit à minuit¹³⁶? Ou ne vaudrait-il pas mieux laisser complètement la messe de la Cène en dehors du triduum pascal, celui-ci ne devant pas comporter de célébration eucharistique avant celle de la Vigile pascale¹³⁷? La première manière de voir est peut-être en meilleure harmonie avec l'état actuel de la

134. *Missel* d'Hautecombe, déjà cité, p. 490.

135. Cela paraît d'autant plus nécessaire qu'il est impossible de rendre à la masse des chrétiens du 20^e siècle, reprise par le travail dès le mardi de Pâques, le sentiment que le dimanche de la Résurrection n'est que la première journée d'une Cinquantaine de festivité ininterrompue. *Le Mystère pascal*, du R. P. Bouyer, qui ne dit rien de la journée du dimanche, s'achève (p. 449) sur cette perspective : « Le temps pascal commence, avant-goût du jour éternel. » C'est vrai, certes; mais la plupart des fidèles ne connaissent le bonheur de cette pré-gustation qu'au maximum le dimanche et le lundi.

136. C'est ce qu'on a fait dans *Les Solennités pascales* (Paris, 1957 et 1961); aucun recenseur n'a fait la moindre remarque à ce sujet, ni dans un sens ni dans l'autre.

137. Cf. P.-M. Gy, *art. cit.*, pp. 9-10 : « Dans les premiers siècles, l'unique Eucharistie pascale est celle de la vigile pascale elle-même. Ce fait est capital : le mystère rédempteur de la mort et de la résurrection, dont le Christ avait institué d'avance le sacrement au soir du jeudi saint, *pridie quam pateretur*, a été commémoré sacramentellement par l'Église des premiers siècles dans l'unique Eucharistie de la nuit pascale. Ce n'est pas (ou ce n'est qu'assez secondairement) le soir du jeudi que l'Église commémore la Pâque chrétienne, mais c'est dans la nuit du dimanche. Et la messe de la vigile pascale n'est pas seulement la vraie et principale messe de Pâques, comme le Saint-Siège l'a rappelé avec insistance en restaurant la vigile nocturne; l'Eucharistie de la vigile est aussi, et fondamentalement, l'Eucharistie de la Pâque entière, c'est-à-dire de tout le triduum. Le vendredi et le samedi ne sont que partie du *Pascha*; l'unique et véritable messe du vendredi et du samedi est la messe de la vigile pascale, en laquelle l'Église fait indissolublement mémoire de la Passion et de la Résurrection. »

liturgie, du fait surtout que la célébration du vendredi s'achève par la communion sous les espèces consacrées à la messe de la Cène.

B. LE DYNAMISME PASCAL COMMANDE LA LITURGIE TOUT ENTIÈRE

1. *L'essence du christianisme.*

Pâques célébrant le mystère du salut dans son unité dynamique et indivisible, on peut dire avec Dom Casel que cette fête est « l'expression cultuelle de l'essence du christianisme ». Le mystère pascal est « le mystère qui donne un sens à nos vies et à l'Église sa raison d'être¹³⁸ ». Dom Capelle a cherché à préciser le pourquoi de « l'extraordinaire relief que la liturgie entend donner à ce mystère » : « Pâques est le jour central de l'année entière... Je ne crois pas exagérer en disant que ce fait liturgique en révèle et enseigne plus long sur l'esprit authentique du christianisme, que tous les savants traités. Car, enfin, cette polarisation de la vie de l'Église autour de Pâques est voulue, réfléchie. Elle a une cause; et cette cause ne peut être qu'une doctrine, la doctrine dominatrice, illuminante et bienheureuse du mystère pascal lui-même, celle enfin que toute la liturgie de Pâques proclame avec exubérance, à savoir : la victoire du Christ. Vivre dans une foi éperdue en la victoire totale du Christ — la triple victoire sur le démon, la chair et la mort — devient dès lors la loi suprême, l'attitude essentielle de l'âme chrétienne... Il suffit d'avoir une seule fois pleinement adhéré à la célébration pascalle, pour ne plus pouvoir désormais respirer que dans ce climat triomphant, dont on comprend qu'il commande la vie entière¹³⁹. » On devine les conséquences de cette influence déterminante du dynamisme pascal dans la vie spirituelle : l'âme pascalle est « une âme chrétienne étonnamment pure et simple, privée de toute complexité et fixée dans l'adhésion à une vérité essentielle¹⁴⁰ ».

138. P. DUPLOYÉ, *Pâque la Sainte*, art. cit., p. 23.

139. B. CAPELLE, *La religion et les cultes*, conférence donnée à Charleroi en 1942; dans *Travaux liturgiques de doctrine et d'histoire*, t. I, *Doctrine*, Louvain, 1955, p. 24. Cf. L. BEAUDUIN, *Le Mystère pascal vécu*, dans *La Vie et les Arts liturgiques*, 10 (1923-1924), pp. 241-243, et dans *Mélanges liturgiques*, Louvain, 1954, pp. 175-182.

140. P. DUPLOYÉ, art. cit., p. 15 (relire tout ce qui est dit, pp. 13-15, de la joie pascalle).

2. Toute messe est pascale.

Chaque eucharistie, à tout moment de l'année, célèbre le mystère pascal. Toute messe se célèbre « dans un rayon de joie pascale ». « Tout le culte chrétien n'est qu'une célébration continue de la Pâque; le soleil qui ne cesse de se lever sur la terre traîne après lui un sillage d'eucharisties qui ne s'interrompt pas un seul instant, et chaque messe célébrée, c'est la Pâque qui se prolonge. Chaque jour de l'année liturgique et dans chaque jour chaque instant de la vie de l'Église qui ne dort jamais, continue et renouvelle cette Pâque que le Seigneur avait désiré d'un si grand désir manger avec les siens, en attendant celle qu'il mangera dans son royaume avec eux et qui se prolongera durant l'éternité. La Pâque annuelle que nous ne cessons ni de nous remémorer ni d'attendre nous maintient sans relâche dans le sentiment des premiers chrétiens qui s'écriaient, tournés vers le passé : « Le Seigneur est vraiment ressuscité ! » et tournés vers l'avenir : « Viens! Seigneur Jésus! viens bientôt! »¹⁴¹

« Toute messe est pascale, c'est-à-dire qu'elle reproduit dans sa structure le plan du *sacramentum paschale*. Elle est le mémorial de la mort du Christ, non pas en tant que cette mort est un fait isolé, mais en tant qu'elle est le point culminant de l'économie rédemptrice : mort, résurrection, glorification. *Unde et memores, Domine, tam beatae passionis, necnon et ab inferis resurrectionis, sed et in caelos gloriosae ascensionis...* La messe est le rite sacramentel du salut, *λατρεία τῆς οἰκονομίας*. Elle est le rite de la Pâque¹⁴². »

3. Pâques n'est pas une fête, mais LA fête.

Si toute eucharistie, toute liturgie est pascale, la Pâque annuelle n'en garde pas moins une valeur transcendante : celle de la *solennité*. Le pape saint Léon l'a dit en termes définitifs : « C'est en tout temps, bien-aimés, que le mystère de la passion et de la résurrection du Seigneur occupe l'esprit des chrétiens et il n'est pas de fonction (liturgique) de notre religion qui ne célèbre non seulement la réconciliation du monde, mais encore l'élévation de la nature humaine dans le Christ. Mais maintenant (en ces jours solennels) l'Église entière doit s'appliquer à

¹⁴¹. L. BOUYER, *op. laud.*, p. 9.

¹⁴². P. DUPLOYÉ, *art. cit.*, p. 25. Cf. L. BOUYER, *op. laud.*, pp. 127-157 (le jeudi saint); Cahiers de la Pierre-qui-vire, *Spiritualité pascale*, *op. cit.*, ch. 8 (le Mémorial du Seigneur).

une intelligence plus approfondie, s'enflammer d'une espérance plus vive, alors que le retour des jours saints et la lecture de l'Évangile de vérité font si bien ressortir la noblesse des choses, en sorte que la Pâque du Seigneur ne s'offre plus tant comme un fait du passé que comme une réalité présente que nous devons honorer¹⁴³. »

Ce texte est cité par le *Missel de Clervaux*, qui lui assure ainsi une certaine diffusion. Mais il est rare que la valeur propre de la solennité soit étudiée d'une façon tant soit peu approfondie¹⁴⁴. La théologie de la liturgie a encore quelques progrès à faire sur ce point.

4. La solennité pascalle fait l'unité de l'année liturgique.

On s'est attaché davantage, ces dernières années, à montrer comment Pâques donne leur vrai sens aux autres solennités et fêtes du cycle. Ainsi la fête de Noël-Épiphanie (la Manifestation du Seigneur) a retrouvé ses véritables dimensions lorsqu'on l'a replacée dans la lumière de Pâques¹⁴⁵. Pour l'ensemble de l'année, on ne peut que renvoyer à l'admirable catéchèse mystagogique qu'a donnée S. Exc. Mgr Jenny aux Équipes enseignantes sur le *Mystère pascal dans l'année chrétienne*¹⁴⁶. « C'est le mystère pascal qui a donné naissance, par épanouissement vital, à toute la série des fêtes¹⁴⁷. »

Pâques donne aussi son sens plénier à la succession des dimanches, en en faisant une progression. Cette progression des dimanches vers Pâques, et de Pâque en Pâque vers la Pâque éternelle, est très heureusement enseignée aux fidèles par de récents missels, notamment par le *Missel biblique*. Nous n'avons pas à parler ici du *Dimanche* comme tel, dont le renouveau doctrinal est cependant étroitement lié au renouveau pascal¹⁴⁸.

143. Saint LÉON le Grand, 13^e sermon sur la Passion du Seigneur, prononcé le dimanche (« Sources chrétiennes », Paris, 1961, pp. 84-85).

144. Cf. *Les Solennités pascales*, op. cit., pp. 23-26.

145. E. FLICOTEAUX, *Fêtes de gloire, Avent, Noël, Épiphanie* (coll. « L'esprit liturgique », 1), Paris, 1951; J. LEMARIÉ, *La Manifestation du Seigneur*, la liturgie de Noël et de l'Épiphanie (« Lex orandi », 23), Paris, 1957; *La Maison-Dieu*, 59 (1959) : *Avent, Noël, Épiphanie*.

146. H. JENNY, *Le Mystère pascal dans l'année chrétienne*, 5^e éd., 1961.

147. *Ibid.*, p. 27. Du même auteur : *Les dimanches de l'année chrétienne*, Arras, 1950.

148. J. HILD, *Dimanche et vie pascalle*, Turnhout-Paris, 1949; *Le Jour du Seigneur*, Congrès du C.P.L. 1947 (Lyon), Paris, 1948; J. GAILLARD, art. *Dimanche*, dans *Dictionnaire de Spiritualité, ascétique et mystique*, t. III (1955), col. 948-982.

CONCLUSION :

Perspectives pastorales et œcuméniques

La doctrine du Mystère pascal, remise en honneur de nos jours, dicte les orientations d'une pastorale liturgique, capable d'entretenir dans le peuple chrétien la flamme vive de la liturgie pascale.

1° Le mystère de Pâques est indivisiblement la passion et la résurrection de Jésus-Christ. Non seulement la résurrection est indissolublement liée à la passion, mais elle sort, pour ainsi dire, de la passion : la vie jaillit de la mort, la rédemption du péché prend racine dans la souffrance, qui est la conséquence du péché. Avec les premiers âges chrétiens, nous devons toujours entendre par *Pâque* le *passage* sacré que le Seigneur accomplit à travers la mort pour mener son Église à la vie nouvelle, à la résurrection de l'esprit et de la chair, à la vie éternelle.

2° La célébration du mystère pascal réside donc essentiellement dans la veillée liturgique de la Nuit de Pâques, dont l'objet propre est ce passage à la vie glorieuse par la mort de la croix. L'Église y célèbre la rédemption dans son unité et sa totalité. Tout le dynamisme spirituel de la Pâque chrétienne s'y concentre.

3° La Nuit de Pâques est donc un sommet; elle est le centre vital du cycle annuel et de toute la liturgie. « Dire que les festivités pascales sont le centre de l'année ecclésiastique, cela n'est pas assez; elles sont et le foyer où tout converge, et la source de laquelle tout découle¹⁴⁹. »

Les autres célébrations de la semaine sainte et de l'octave pascale sont préparation ou prolongement; elles sont un développement du noyau primitif et ne font que détailler la richesse du mystère unique. Il importe de respecter l'harmonie et les proportions de ce tout organique. La préparation proprement dite commence d'ailleurs avec la septuagésime et le carême (montée vers Pâques); le prolongement direct va jusqu'à la Pentecôte (le temps pascal est une seule fête de cinquante jours : on devrait s'en apercevoir au moins dans la prédication des dimanches après Pâques).

Une pastorale de la Nuit de Pâques est donc inséparable d'une pastorale du carême, menant à la semaine sainte, et d'une pastorale du Jour de Pâques, qui fait encore partie du *triduum*

149. L. BOUYER, *op. laud.*, p. 9.

pascal bien compris et doit achever de mûrir le fruit de la liturgie nocturne, ainsi que du temps pascal.

4° La liturgie de Pâques est le cœur de la vie de l'Église. La Pâque chrétienne proclame que le chrétien, dans l'Église Corps du Christ, doit mourir avec son Seigneur pour ressusciter avec lui. Elle ne fait pas que le proclamer et l'enseigner, elle l'opère efficacement. La Pâque, c'est Jésus-Christ qui, mort et ressuscité une fois pour toutes, nous fait mourir de sa mort et nous ressuscite à sa vie divine par la foi et les sacrements de la foi.

La Pâque chrétienne est un passage effectif de ce monde-ci au monde divin de la résurrection. Elle ne demeurera vivante et ne sera vécue par le peuple chrétien, que si elle est perçue par lui comme lui apportant réellement quelque chose, un renouveau réel dans le Christ.

5° La liturgie de la Nuit de Pâques est une célébration sacramentelle, et il n'y a d'avenir pour elle que dans une perspective sacramentelle. Les rites secondaires et symboliques, les sacramentaux, la proclamation et la méditation de la Parole ont certes une grande importance, non seulement pédagogique mais efficacement agissante par la prière de l'Église assemblée; tout doit cependant être ordonné à la participation sacramentelle.

La liturgie pascale demeurera vivante dans la mesure où les chrétiens seront convaincus que la communion eucharistique de cette Nuit, préparée par l'ascèse du carême, par le sacrement de pénitence et les célébrations de la semaine sainte, liée à la rénovation de l'engagement baptismal de foi et à l'accueil communautaire des nouveaux baptisés, est une communion plus excellente que les autres, dans le mystère de l'Église qui tout entière, en cette Nuit, passe avec son Seigneur, quittant le monde du péché et de la mort, pour entrer dans le royaume resplendissant de la vie éternelle.

6° La Pâque chrétienne est toujours nouvelle : célébrée à nouveau chaque année, elle ne se répète jamais. Elle s'inscrit chaque fois dans la montée vers la Pâque éternelle : dans la montée personnelle de chaque baptisé vers la rencontre de la Face de Dieu, dans la montée commune de l'Église vers Celui qui vient et dont la Parousie consommera le mystère pascal.

La catéchèse pascale, qui s'étale normalement tout au long de l'année, doit viser à réaliser fortement cette insertion de la célébration annuelle, à la fois dans une perspective de vie chrétienne en progrès constant (quel que soit le niveau d'où l'on part), et dans une perspective missionnaire et œcuménique, comme un progrès de la vie de l'Église, de son unité, de sa catholicité, de l'évangélisation du monde. Cette croissance est nécessaire, sous peine de dégradation rapide du renouveau actuel.

7° Pâques, « Solennité des solennités », commande toute l'année liturgique, donne un sens, une direction à la répétition hebdomadaire du Jour du Seigneur, éclaire la signification profonde des autres solennités du temps et des fêtes des saints.

Par suite, toute catéchèse doit être pascale dans son contenu, toute prédication doit s'orienter vers ce sommet qu'est la célébration de Pâques. Il est bien certain, d'ailleurs, que cette catéchèse pascale devra se diversifier, dans ses buts immédiats et dans ses moyens, selon les niveaux de vie chrétienne auxquels elle s'adresse : le seuil, la masse plus ou moins christianisée, les « élites » (élites adorantes : moines et moniales ont droit, eux aussi, à une pastorale adaptée; élites militantes; élites en formation : milieux de collèges, etc.).

8° Enfin, pour clore ce bilan doctrinal, une perspective œcuménique. Le renouveau du mystère pascal illustre ce principe général d'un œcuménisme efficient : c'est en approfondissant toujours davantage les valeurs religieuses positives de leur propre confession, que les communautés chrétiennes, séparées les unes des autres, progressent vers le rétablissement de la pleine et entière communion entre elles dans la foi, les sacrements et la discipline.

En progressant dans le renouveau liturgique, par une meilleure assimilation de l'unité du mystère pascal et de son dynamisme spirituel et sacramentel, l'Église Catholique romaine hâte l'heure d'un dialogue ouvert et constructif, aussi bien avec l'Église de la Croix que sont les communautés évangéliques et réformées (elles-mêmes en progrès, en dehors même de la Communion anglicane, vers un renouveau du mystère pascal en sa totalité), qu'avec les Églises Orthodoxes et les autres Églises séparées d'Orient, qui possèdent à un haut degré la « mystique » de la Résurrection¹⁵⁰.

« Ce mystère pascal est véritablement le mystère catholique, celui qui répond aux besoins de tous les hommes, qui appartient à tous, et où tous se retrouvent unis¹⁵¹. »

DOM JEAN GAILLARD,
Abbé de Saint-Paul de Wisques.

150. P. DUPOYÉ, *art. cit.*, p. 34. Cf. J. GAILLARD, *Pâques, mystère d'unité*, dans *Quest. liturg. et paroiss.*, 39 (1958), pp. 33-46.

151. L. BOUYER, *op. laud.*, p. 16. Cf. saint LÉON le Grand, *Sermon II sur la Résurrection du Seigneur*, 6-7 (P. L., 54, 393).